

ēā : v. is.

(h)ebenus, -ī f. : ébène; (h)ebenum, -ī n. : bois d'ébène; (h)ebenus (-neus), -a, -um. Emprunt au gr. ἔβενος, ἔβέννος, qui lui-même provient d'une langue africaine. Non attesté avant Vg. M. L. 2816. Irl. *eabon*. Germanique : v. h. a. *ebēnus*.

**ēbrius**, -a, -um : ivre. Sens propre et figuré; souvent joint à *satur*, opposé à *sōbrius*. Ancien, usuel. M. L. 2820. Germanique : v. h. a. *ivari*, d'où m. h. a. *iver*, et *so-brius* > v. h. a. *sūvar*.

Dérivés : *ēbrietās*; *ēbriācus* (sans doute dans Labérius et sûrement dans la Vulgate) formé comme *merācus* de *merus*, M. L. 2818, it. *imbriaco*, fr. *ivraie*, etc.; *ēbriolus* (Plt.); *ēbriolātus* (Labér.); *ēbriōsus* (Cic.) formé d'après *uīnōsus*; *ēbriōsūs*; l'existence des doublets *ēbriācus*, *ēbriōsus* a un pendant dans *herniacus*, CIL XII 5695, *herniōsus*; *ēbriō*, -ās (Macr.) et *ēbriāmen* « boisson enivrante » (Tert.); *inēbriō* (Plin., Sén.), M. L. 4389; *dēbriō* (Fulg.); cf. aussi 2819, *\*ēbriōnia*.

Rapproché de *bria* « uās uīnārium » par les Latins; cf. Charisius, GLK I 86, 16. Le sens de *ēbrius* serait « qui a vidé la coupe » (cf. *ēpōtus*); mais *bria* est à peine attesté et à basse époque et semble tiré de *ēbrius*. D'autre part, le rapport avec *sōbrius* est évident, *sōbrius* voulant dire d'abord non pas « sobre », mais « qui n'a pas bu, qui est de sang froid ». Le premier terme du composé est *sē* ou *\*swe-* (cf. *so-cors*); en face de *ēbrius*, il y figure, semble-t-il, une forme de timbre o, comme dans *extorris* en face de *terra*, *medi-tullium* en face de *tellus*. Il résulterait de là que *ēbrius* serait ancien; mais on ne trouve ailleurs rien qui y réponde, et l'on ne peut faire sur l'origine de *ēbrius* que des hypothèses non contrôlables.

**ebulcalium** (epocalium), -ī n. : ungula caballina (Gloss.). Mot gaulois.†

**ebulus**, -ī f. et m. (*ebulum*, -ī n.) : hièble, sorte de sureau. Le masculin remplace un ancien féminin; le neutre a sans doute désigné la baie avant de désigner l'arbre lui-même. Ancien (Caton). Il y a eu contamination de *ebulus* avec le mot gaulois contenant *odocos* (M. L. 6039) dans les gloses *educu*, *ebucone*, etc. M. L. 2821. En dérivent : bret. *ēol*, ags. *eofole*.

Dérivé : *ebulinus*.

M. Niedermann, Mél. Meillet, 100, rapproche le nom balte et slave du « sapin »; v. pruss. *addle*, lit. *ėglė* (de *edlė*); v. sl. *jela*, tch. *jedla*. La forme de irl. *aíden* « sapin » fait difficulté (v. Mikkola, IF 23, 126). Et le sens ne concorde pas, même pour le mot balte et slave.

**ebur**, -oris n. : ivoire, objet d'ivoire. Ancien, usuel. Irl. *eabur*.

## E

Adjectifs dérivés : *eburnus*; *eburneus*; *eburneolus* (cf. *corneolus*); *eboreus* : d'ivoire. Le dernier adjectif a passé dans les langues romanes, où il a pris la place de *ebur*, fr. *ivoire*, M. L. 2817, d'où angl. *ivory*, etc.; *eburātus* (déjà dans Plt; cf. *aurātus*); *eborārius* : ouvrier en ivoire.

*Ebur* est neutre comme les noms de matière : *aurum*, *argentum*, *marmor*, *lignum*, etc. Sa déclinaison est sans doute calquée sur celle de *robur* et de *marmor*. Il est évident que les Latins ont connu l'ivoire avant l'éléphant; aussi ont-ils deux mots pour désigner les deux choses, mais *elephantus*, *elephas* se dénonce comme un emprunt récent, qu'on peut dater; v. plus bas, s. u. Le grec dit ἑλέφας pour désigner à la fois l'éléphant et l'ivoire. L'emploi de *elephas*, *elephantus*, au sens de « ivoire » en latin n'est qu'une imitation littéraire de l'usage grec (Vg., G. 3, 26; Ae. 3, 464; 6, 895).†

Évidemment emprunté, comme ἑλ-ῥῶς (dont le premier élément est obscur); la forme la plus proche qu'on connaît est égyptien *āb*, *ābu*, copte *ēbo*, *ēbu*. On ne connaît ni l'origine du mot ni la voie par où il a passé en latin.

ec- : v. ecce.

**ēcastor**, **ēdepol** : par Castor, par Pollux. Formules de serment, devenues des jurons familiers servant à appuyer une affirmation ou une négation (cf. gr. *ἐκαστοῦ* *Kāstora*). *Ecator* est réservé aux femmes, *edepol* enclitique est souvent réduit à *pol*. On trouve aussi *mēcastor* (cf. *mehercules*); et les glossaires citent encore *eiānā*, *equirine* « iusiurandum per Iunonem per Quirinum », non autrement attestés; cf. aussi *edi medi* : par *Dius Fidius* » (Titin., frg. 8). Usités surtout dans la langue des comiques. — Le *ē* initial de *ēcastor*, *ēdepol* rappelle celui de *equidem* en face de *quidem* ou de *osq.* *etantū*, *ombr. etantu* en face de lat. *tantus*; le *-dē-* de *edepol* est embarrassant; il s'y cache peut-être une forme très réduite du vocatif de *deius*, *deiue*; *-pol* est un hypocoristique de *Pollux*.

**ēcaudis**, -e : v. *cauda*.

**ecce** : voici, voici que. Implique souvent une idée de soudaineté ou d'imprévu. Ancien, usuel. M. L. 2822 (ēcce).

*Ecce* est fréquemment joint aux démonstratifs dans la conversation : *eccillum*, *eccillam*, *eccistam*, e. g. Plt., Am. 778, *em tibi pateram, eccam*; Mer. 434, *eccillum video*; Au. 881, *filiam ex te tu habes. — immo eccillam domi*; Cu. 615, *certe eccistam domi*. Ces formes renforcées du démonstratif ont fini par remplacer les formes simples, cf. *ecce ista* = *ista*, *Peregr. Aeth.* 14, 2 et 3, *ecce hic*, *ibid.* 15, 1, et ont eu une grande fortune dans les langues romanes; cf. fr. *celui*, *cet*, *ici*, *-ci*, etc. Dans

les composés *ecce*, *eccum*, *eccam*, *eccos*, il n'y a pas trace du *h* de *hunc*, *hōs*, *han*, *c*, qui est une addition secondaire (v. *hic*); il n'est pas évident que *eccum* ne repose pas sur *\*ekk-om*; mais *\*ekk-hom* aurait abouti au même résultat (sans particule épideictique, qui aurait fait double emploi).

*Ecce* a été de bonne heure considéré comme une sorte de particule démonstrative de même sens que *ecce*; d'où des emplois comme Plt., Am. 120, *nam meū pater intus nunc est ecce Iuppiter*. Cf. ital. *ecco*, M. L. 2824. A *ecce* se rattachent : *ec-quandō* (-ne); *ecquis*, *ecqui*; *ecquisnam*, *ecquālis*, interrogatifs d'impatience ou d'insistance appartenant à la langue parlée, composés de la particule qu'on a dans *ecce*. *Ecquis* veut dire : « voyons, y a-t-il quelqu'un? »; *ecquandō* : « quand donc? ». Cf. *enūquam*. Plt., Mo. 906, *ecquid placet?* | — *ecquid placeant* *ma rogā?* *immo hercle uero perplacent*. La scansion *ecquis* s'explique par la proclise, cf. Thes., L. L. V 2, col. 52, 80. Tend à disparaître dans la latinité impériale.

*eccere* : particule de la langue familière « bon, voici ! ». Sans doute de *ecce* + *re(m)*. Étymologie populaire dans P. F. 68, 1 : *eccere iuriurandi est, ac si dicitur per Cere-rem, ut ecator edepol. Alii eccere pro ecce positum accipiunt*. Cf. J. B. Hofmann, *Lat. Umgangspr.*, p. 34.

Le *ec-* se trouve toujours devant gutturale, dans *ecquis* comme dans *ec-ce*, de sorte qu'on ne voit pas si la forme ancienne était *\*ek-ke* ou *\*et-ke*. Dans le premier cas, on rapprochera le démonstratif *osq.* *ek-a-k* « hanc », *ek-i-k* « hoc », où *ek-* a le même rôle que *h-* dans lat. *hic* (v. ce mot); la formation de *osq.* *ek-kum* « item » n'est pas claire.

Une particule *et-* ne se retrouve pas en italique; et « aussi » n'entre pas en considération (cf. J. B. Hofmann, dans Thes. L. L. V 2, col. 52, 53 sqq.); le *ed* de *ombr. et-ek*, *ers-c*, en face de *osq.* *id-ik* « id », est évidemment *id*, plus ou moins altéré, comme on le voit par *osq.* *iz-ic*, *ombr. er-ek* « is », et n'entre pas davantage en considération ici. — Le second élément *-ce* est la particule enclitique *ce*, connue par les démonstratifs et par divers ad-verbis.

**ecclesia**, -ae f. : assemblée. Emprunt à gr. ἐκκλησία; attesté depuis Plin le Jeune, généralisé par la langue de l'Église dans le sens de « assemblée des fidèles, église (sens abstrait et concret, a concurrence basilica) » et passé dans les langues romanes (*eclēsia*, v. B. W. s. u.). M. L. 2823. En celtique : v. irl. *eclis*, britt. *eglrys*.

Dérivé : *ecclesiola*.

**echinus**, -ī m. : v. *ēr*. M. L. 2825. Dérivés latins : *echineus*, *-ātus*, -a, -um. — Cf. aussi *echinastrium* « géranium » (Diosc.), de *echinus* « nom d'une herbe piquante »?

**ecquis** : v. *ecce*.

**edepol** : v. *ēcastor*.

**edō**, **ēs**, **ēdī** (*edidī*, récent et vulgaire), **ēsum**, **ēsse** : manger (sens propre et figuré). Ancien présent athématique qui a gardé toutes les vieilles formes susceptibles de subsister en latin : ind. prés. *ēs*, *ēst*, *ēstur*, *ēstis*; impér. *ēs*, *ēstō*; inf. *ēsse*; ancien optatif *edim* (auquel se substitue *edam* à l'époque impériale).

Les formes athématiques ont un *ē*, par opposition aux

formes thématiques; cf. Meillet, BSL 22, 163 et 23, 70. Cet *ē* s'est étendu à l'adjectif en *-to-*, *ēsus*, qui a été formé secondairement. La langue a tendu à normaliser la flexion du verbe et à remplacer par des formes thématiques *edīs*, *edit*, *edere*, etc., attestées dès le 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, les anciennes formes. L'irrégularité de la flexion et le manque de corps des formes, en partie monosyllabiques, condamnaient *edō* à disparaître, et il a été concurrencé par des formes plus expressives et plus régulières, *mandere* (proprement « mâcher ») et surtout *mandūcāre* (déjà dans Pomponius). Toutefois, la forme à préverbe plus longue et expressive, *comedō*, que Pétrone met dans la bouche des convives du festin de Trimalcion, et qui est fréquente dans la langue de l'Église (Ital., Vulg.), où elle traduit *κατεσθίω*, et jusqu'en bas latin, a survécu en espagnol et en portugais : *comer*, M. L. 2077; on sait, d'ailleurs, par *con-dūcō*, *com-mandō*, etc., que le préverbe *com-* a joué un grand rôle dans le développement du roman. V. Thes. V 2, 100, 16 sqq. Ernout, *Aspects*, p. 155; B. W. sous *manger*.

Dérivés et composés : *edāx* : vorace, *edāciūs*; *inedāx* (Gloss.); *edō*, *-ōnis* m., Varr. ap. Non. 48, 19; *edulus* glossé *comestor*, *consumptor*, formé comme *bibulus* (cf. *ficēdula*, s. u. *ficus*) et peut-être *ellum* (de *edulum*?) : *coctearium* (Gloss.); *edulis*, d'où *edilia* n. pl. « comestible(s) », sur lequel a été refait à basse époque *edilium* (cf. *cuppēdia*, *cuppēdium*); *ēsor*, *-ōris* m. (Front.); *ēsus*, *-ūs* m. (de *\*ēssus* « le manger », employé surtout au datif *ēsui esse*, *ēsui condī* (*\*ēsio* n'est pas attesté; *ēsor* ne semble exister que dans Fronton); *ēsio*, *-ās* (*ēss-*), fréquentatif archaïque (Plt., Caton); *ēsuriō*, *-īs* : avoir faim, M. L. 2918 a; *ēsuriēs*, *-ei* f. (tardif); *ēsuriālis* (Plt.); *ēsuriō*, *-tor* (Martial).

*ēscā*, *-ae* f. : nourriture; dans la langue des pêcheurs « amorce, appât, éche »; sens qui a été gardé dans les langues romanes. M. L. 2913. Adjectif composé : *uēscus* (v. ce mot). *Edūsa?* : v. ce mot; *ēscālis* (époque impériale), *ēscārius* (Plt., Varr., Plin.), cf. P. F. 67, 27, *escariae mensae uocantur in quibus homines epulantur*. *Escārium* est demeuré en logoudorien au sens de « jabot, gésier », M. L. 2915; le dérivé *\*ēscariola* a donné le toscan *scariola*, d'où provient le fr. *escarole*, M. L. 2914; *ēsulentus* (cf. *sūculentus*, *faeculentus*, etc.) « bon à manger, nourrissant »; *ēsulentia* : *pinguēdō* (Gloss.); *ēsifer* (Paul. Nol.); *ēsco*, *-ās* (et *ēscor*, *-āris*) (Solin); *ēsūtīlis* (Tert.); *adēscō*, *-ās* (tardif), M. L. 163; *inescō*, M. L. 4392.†

*in-edia* f. : privation de manger (ancien, classique). Les formes verbales à préverbe, peu usuelles pour la plupart, n'offrent pas le passage de *e* à *i* :

*adedō* : se mettre à manger, par suite « ronger, dévorer ». Surtout employé au participe *adēsus*; *ambedō* : manger tout autour, dévorer; *ambēsus*; *ambēstrix* (Plt., Cas. 778?; Amm. 29; 3, 9); *comedō* : manger entièrement, dévorer; *comedō*, *-ōnis* « qui sua bona consumit » (et *comedus*, -ī?, cité par P. F. 50, 29 à côté de *comedō*); *comēsor*, *-ōris* m. (*comestor* d'après le féminin *comēstrix*, *comessor* d'après *comissārī*); *comestor* a entraîné à son tour *comestus*, *comestiō*, *-ōnis*, *comestūra*, *comestibilis*, -e (tous tardifs, sauf *comestus* : Itala, Gaius, Isid., etc.), M. L. 2078 b; *exedō* : dévorer; *exēsor* (Lucr.), *\*exedō*, *-ōnis*, M. L. 3000 a;

*excomedō*, -comestio : rare, tardif : Chir., Hier., Orib.); *peredō* : consumer, dévorer. *Peresia*, cf. F. 236, 24, *Peresiam* et *Bibesiam* Plautus (Curc. 444, *Peribesia* codd. Plt.) *finxit sua consuetudine, cum intellegi uoluit cupiditatem edendi et bibendi*; *obedō* : usité seulement au participe *obesus* (v. ce mot); *subedō* : ronger, miner.

La racine \**ed-* « manger » fournissait en indo-européen un présent athématique, mais n'avait sans doute ni aoriste ni parfait (l'aoriste est emprunté à d'autres racines en sanskrit, en arménien et en grec). Le présent offrait des formes radicales : \**ed-*, conservé dans hitt. *ed-*. Gr. *ἐδμεναι*, *ἐδουσι* (de *ἐδ-οντι*), *ἐδων* (formes sur lesquelles ont été faites quelques formes thématiques, telles que *ἐδω*), dans le futur grec *ἐ-δ-ομαι* (ancien subjonctif), dans l'impératif hom. *ἐδοι* « mange », sur lequel a été fait *ἐδωλε* et, avec passage au type thématique, got. *īan* « manger », \**ed-* dans lit. *ē-mi*, *ēs-t(i)*, v. sl. *ēmī* (d'où *jamī*), *ěstū* (d'où *jastū*); \**ed-* dans arm. *utem* « je mange » (passé au type thématique). L'a de skr. *ad-mi* « je mange » peut reposer sur *e* ou sur *o*. Le vocalisme *o* ne figure que dans le nom grec de la « dent », *ὀδών*, *ὀδόντα* (ancien participe); la forme à vocalisme radical zéro n'a subsisté en latin que peut-être dans le nom de même sens — si ces mots appartiennent bien à la racine; v. *dēns*. A en juger par lat. *edunt* (sur lequel ont été faites les formes thématiques *edō*, *edimus*) et par *edim* (ancien optatif), par hom. *ἐδουσι*, par skr. *ādanti* « ils mangent », optatif *ādātī* « il peut manger », le vocalisme à *e* a été souvent étendu aux formes du présent où l'on attendrait le vocalisme zéro. — Le verbe \**ed-* n'est conservé en celtique que dans peu de traces.

Comme il n'y avait pas d'ancien parfait, le perfectum a dû être fait secondairement : *edī* ne saurait remonter à l'indo-européen. Les langues germaniques ne concordent pas entre elles pour la formation des prétérits : got. *at*, *etum*; v. h. a. *ās*.

En celtique, il y a des formes supplétives. M. H. Pedersen, *V. G. d. K. Spr.*, II, p. 559, attribue à la racine \**ed-* certaines formes irlandaises peu claires de verbes signifiant « manger ».

Lat. *ēscā* rappelle lit. *ēdesis* « nourriture des animaux ». Mais lit. *ėškā* « appétit », *ėškūs* « glouton », sont des formations désidératives tout autres que *ēscā*. Formation parallèle, peut-être d'après *ēscā* : *pōscā*. Cf. peut-être v. h. a. *ās* « charogne ».

*ēdō* : v. *dō*.

*ēduco*, -ās, -āuf, -ātum : élever (un enfant), instruire, former. Ancien, usuel.

Dérivés : *educātor*, -tiō, -trix (classiques); *educātus*, -ūs (Tert.).

Forme à degré réduit de la racine de *dūcō*, -is de sens duratif; attestée seulement en composition (comme -cupō dans *occupō*, -pellō, -ās dans *ap-pellō*). La spécialisation de sens l'a détaché de *dūcō*.

*Edusa*(ū?) : nom de déesse qui préside à l'alimentation des enfants, jointe à *Pōtina*, que Varro ap. Non. 108, 15, dérive de *edō*, *edulis* comme *Pōtina* de *pōtiō*. Variantes tardives : *Edūla*, *Edūca* (Tert., Aug.). — La forme est bizarre, et c'est peut-être un arrangement

(par étymologie populaire) d'un nom étrusque. V. Altheim, *Röm. Rel. Gesch.*, I, 78.

**effāf(i)ātum** : *exertum, quod scilicet omnes exertio brachio sint exflati, i. e. extra uestimentum flo contextum*, P. F. 73, 17. Les gloses ont des formes avec *b* : *exfabillauero*, *exfabillabit* à côté de *effāfiliatus*, et aussi avec *p* : *expapillato*, sous l'influence de *papilla*. Se trouve dans Plt., Mi. 1180 (*exfabillato* est la leçon des manuscrits palatins; l'Ambrosianus semble avoir *ex(pal)liol)ato*, mais la lecture est très incertaine). V. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. Forme et sens obscurs.

**effū(t)tiō** : v. *fūtis* sous *fundō*.

*egeō*, -ēs, -uī (rare), -ēre (pas de supin, mais Tert. adu. Marc. 4, 24, a un participe futur *egūūra*) : être dans le besoin (pris absolument, sens usuel dans Plt. et Tér.); être privé de, avoir besoin de, manquer de (suivi du génitif et de l'ablatif; un exemple avec *quicquam* dans Plt., Men. 121). Pour le sens, cf. Sén., ad Luc. 9, med., *sapiens eget nulla re; egere enim necessitatis est*, et Cic., Parad. 46. Usuel à l'époque républicaine, mais d'un emploi plus rare dans la langue impériale (voir le tableau comparatif des emplois de *egeō*, *careō*, *egēs*, *indigere* dans Thes. V 2, 253, 50 sqq.). Non roman.

*egēsus* « qui manque de » de \**eges-nos*, *egestas* « manque, besoin » (cf. *terrēnus*, *terres-tris* et *tempus/lempestas*) semblent supposer un ancien neutre en -es : \**egos*, *egestas* ne peut avoir été formé sur *egēs*, dont le dérivé devrait être *egentia*, qui n'est attesté qu'au v<sup>e</sup> siècle après J. C. (d'après *indigentia*). De *egestas* dérive \**egest(u)ōsus* (bas latin), cf. *quaestuosus*.

Composés : *indīgus*, adjectif poétique (Lucr., Vg., Luc., Tac.), de \**end-ego-s*, avec le même maintien du préfixe \**end-*, *ind-* que dans *indipiscor*, *indaudiō* (peut-être d'après *prodīgus*?); un doublet *indīgus* est conservé dans un exemple de Pacuvius ap. Cic., De or. 2, 46, 193, *cum aetate exacta indīgum | liberum lacerasti* (*indīgum* d'après *inopem*?); *indīgēō*, qui a parfois le sens dérivé de « sentir le besoin de, désirer »; le participe *indīgēs* s'emploie substantivement : *indīgēntēs* « les indīgēnts » (Cic.); *indīgēntia*, mot cicéronien; *indīgus* (Apul., Paul. Nol.), sans doute d'après *exīgus*, rattaché faussement à *egeō*.

Présent en -ēō indiquant l'état (type *manēō*, *careō*), ce qui a entraîné le perfectum en -uī. — On rapproche quelques mots germaniques : v. isl. *ekla* « manque », v. h. a. *eko-rōdo* « seulement ». Osq. *egmo* de \**egmā* « rēs » est très incertain : sens premier « rēs necessariā » d'après *χημα*?

**Egeria**, -ae f. : nom d'une nymphe qui par calambour étymologique a été rapproché de *egerō* (d'où l'initial peut-être secondaire et qui permettait au nom d'entrer dans l'hexamètre); cf. P. F. 67, 25, *Egeriae nymphe sacrificabant praegnantes, quod eam putabant facile conceptum aluo egerere*. Sans doute étrusque, comme *Camēnae*, ou « sabin ».

*egō* (fal. *eko*, *eqo*). Nominatif du pronom personnel de la 1<sup>re</sup> personne du singulier. Les autres cas sont formés sur un autre thème : gén. *meī* (génitif de l'adjectif possessif *meus*, -a, -um), dat. *mihi*, *mī*, acc. *mē(d)*, abl.

*mē(d)*; v. l'article *mē*. Sur cette opposition de thèmes entre *ego* et *mē*, v. Meillet, MSL 22, 52. *Ego*, dans la langue littéraire, s'emploie pour mettre en valeur la personne et pour l'opposer à d'autres : *scio ego* « je sais bien, moi »; *ego scio* « moi, je sais ». Aussi est-il souvent renforcé par des particules -*met*, -*pte* auxquelles peut s'adjoindre *ipse* : *egomet ipse*, *mēmet ipsum*, *mihipse*, ou suivi de *quidem*, *uērō*, etc. Toutefois, dans la langue parlée, *ego* a perdu de bonne heure une part de sa valeur intensive et n'a plus été que l'exposant de la 1<sup>re</sup> personne à côté de *tū*, *ille*, etc. C'est le sens qu'il a souvent chez Plaute, e. g., Am. 41, *nam quid ego memorem...*? Les formes romanes remontent à une forme réduite \**eo* provenant du passage de *ego* au rôle de mot accessoire; cf. M. L. 2830, *ego*, \**eo*. Panroman.

Le lat. *ego* a généralement un *o* bref en face de l'*o* de gr. *ἐγώ* (cf., toutefois, *egō* dans Plt., Au. 457; Cis. 745, etc.; v. C. F. W. Müller, *Plaut. Prosod.*, 30 sqq.; Lind-säy, *Early lat. verse*, p. 158). Mais, si les formes anciennes en -*ō* correspondent au gr. *ἐγώ*, il ne s'ensuit pas nécessairement que les formes en -*o* résultent toutes d'un abrégement iambique, car, en dehors des formes en -*ō* du gr. *ἐγώ* et du latin ancien, on ne trouve ailleurs que des formes en -*ō*. L'indo-iranien (où le *h* sanskrit est isolé) a skr. *aham*, av. *asəm*, v. perse *adam*, et c'est sans doute à la même finale que répond le -a de v. sl. *-ka* (-ga) en face de got. *ik*, v. isl. *ek*, v. angl. *ic*, qui suppose \**egō* (le vénète *exo*, le falisque *ego*, *eko* sont ambigus). Ce doit être aussi une voyelle brève qui a figuré dans l'original de v. pruss. *es*, lette *es*, à côté de v. pruss. *as* (forme usuelle), lit. *as* (qui suppose une initiale *o*). Du reste, dans hitt. *uk*, *ug*, il n'y a pas de voyelle finale; et rien ne prouve qu'il y en ait eu une dans les formes baltiques. Le v. sl. *azū* (et sl. commun *jasū*) suppose un ancien *ō* initial; le -*ū* de la finale slave repose sur un *o* bref, sans doute suivi de nasale. Arm. *es* n'enseigne rien, sauf le timbre et de l'initiale. En somme, la forme indo-européenne est à poser comme \**egō* alternant avec \**dgo* et la nasale finale mobile qui figure dans beaucoup de formes indo-européennes. Ombr. *ef*, osq. *liv* sont douteux.

**egregius** : v. *grez*.

**egula**, -ae f. : sorte de soufre pour blanchir les laines (Plin.).

**eh** : eh, hé ! Interjection, attestée CIL IV 1412, *aidili, eh, habes te bene*. Cf. *ēcastor*, *ēdepol*.

**ehem**, **hem** : interjection « tiens ! ». Marque la surprise et souvent l'étonnement joyeux.

**ehēu** (*ehēu*), **heu** : hélas ! Marque la tristesse et l'abattement. Cf. *heu*, dont *ehēu* semble un renforcement expressif. La variation de quantité de la voyelle initiale correspond à une différence d'intonation.

**eho** : interjection dissyllabique : holà ! Sert à appeler, comme *heus*. Marque aussi l'étonnement ou sert à renforcé une question : hein, quoi ?

**ei** (*hei*) : interjection marquant la douleur ou la peine, correspondant à « aie » ou à « hélas, malheur à ». S'emploie seul ou avec un pronom au datif : *ei mihi*. Renforcé de *oi*, dans *oiei*; cf. Plt., Mi. 1406; Tér., Eu. 716.

**Ei**, **oi**; et **ehēu**, **heu**. Ces interjections se retrouvent un peu partout, dans les langues anciennes comme dans les langues modernes, sous des formes plus ou moins semblables. Cf. aussi *a(h)*, *ō*, *hui*, etc.

**eia** (*heia*) : ah ! oh ! hein ! allons ! Interjection marquant l'étonnement, l'exhortation, l'admiration. Du gr. *eia*.

**ēiērō** : v. *iūs*, *iūrō*.

**ēiulō** (*ēiulō*), -ās, -āre : se lamenter (absolu), déplorer (transitif). Terme expressif, évité par la langue classique; déjà dans Plaute. Sans doute dérivé de *ei*, cf. *ululō*; et le gr. *αἰαῖα*, *αἰάζω*.

Dérivés : *ēiulatiō*, -tus, -ūs; *ēiulābundus*, etc.; *ēiulū*, -ās (Lucil.).

Conservé en italien et dans les langues hispaniques. M. L. 2836.

**ēlect(u)ārium**, -i n. : électuaire. D'après Keller, *Lat. Volksetym.* 74, serait un emprunt au gr. *ἐλεκτόν* (Hipp., Diosc.) (cf. *eclogia*, *eligmatium* de *ἐλογμα*), rapproché et dérivé de *ēlectus* sur le type *sanctus*, *santuārium*. M. L. 2838; B. W. s. u.

Pour M. Niedermann, ce serait plutôt une adaptation du gr. *ἐλατήριον* « laxatif » (transcrit *elatērium* chez Marcellus Empiricus. 31, 3, qui l'explique par « *sucus cucumeris situatici* »). Un doublet *ēlactuārium* est à la base de l'ital. *latuvaro* et de l'emprunt allemand *Latwerge*, m. h. a. *latwārje*. *ēlactuārium* serait un contrépel pour \**elatūārium*, dû au fait que le latin vulgaire -*ct-* s'était assimilé en -*tt-* et que l'étymologie populaire rapprochait le mot de *lac*, *lactis* ! Toutefois, dans les traductions latines de Dioscoride, le mot traduit le gr. *ἐλεκτόν*.

**ēlegāns** : v. *legō* !

**elementum**, -i n. (surtout au pluriel *elementa*, -ōrum) : 1<sup>o</sup> principes, éléments; 2<sup>o</sup> connaissances élémentaires, rudiment; 3<sup>o</sup> lettres de l'alphabet, alphabet. Usuel et classique; non attesté avant Lucrèce et Cicéron. De la gall. *elfen* « élément », bret. *elvenn* « étincelle ».

Dérivés : *elementārius*, *elementicius* (tous deux d'époque impériale); *coelementāus* (Tert.).

*Elementum* recouvre dans tous ses emplois le gr. στοιχεῖον, qu'il traduit; cf. Cic., Acad. 1, 7, 26, *illa initia, et ut e Graeco ueriam, elementa* (= στοιχεῖα dicuntur). Or, στοιχεῖον signifie d'abord « rang, rangée, série » (cf. στοιχόν, στοιχος), puis rangée de lettres, τὰ στοιχεῖα; par extension, le mot désigne les lettres en tant qu'éléments de la syllabe et du mot (cf. Lucr. 1, 197, *ut uerbis elementa uidemus*), puis, d'une manière plus générale, les éléments ou principes des choses, des sciences, etc., comme l'a montré en détail Diels, *Elementum*. Cette similitude absolue de sens entre στοιχεῖα et elementa a amené à supposer que *elementum* serait dérivé de LMN, seconde série de l'alphabet latin. Mais on voit mal pourquoi le nom de ces lettres aurait été adopté. L'explication par \**elephantum* « lettre d'ivoire » (de ἐλέφας) proposée par Diels (avec une dissimilation d'origine étrusque comme dans *Melerpanta*; de Βελλεροφόντης?) et reprise par Vollgraff, *Mnem.* 1949, p. 89 sqq., est indémontrable; mais la conservation de *e* devant le (où l'était vélaire) n'est pas favorable à une origine pro-



prement latine et dénonce plutôt un emprunt. Adaptation d'un mot étrusque?

**elēmosina** (*ele-*), -a f. : aumône. Emprunt fait par la langue de l'Église (Tert., Ital.) au gr. ἐλεημοσύνη; latinisé. D'où *elēmosinarius* : qui fait l'aumône, charitable (tardif). Roman. M. L. 2839, \**alemošyna*, \**alemosina* (d'après *alo?*) ; v. h. a. *alamuosan* ; irl. *almsan* ; britt. *alusen*.

**elephantus**, -i (puis *elephās* et *elephāns*, -antis) m. : 1° éléphant ; 2° « ivoire », et aussi « éléphantiasis » ; 3° nom d'un poisson de mer ou d'un cétacé et d'un crustacé (homard?). Attesté depuis Plaute et Ennius. *Elephantus* est sans doute une forme populaire bâtie sur le génitif ἐλεφαντος de gr. ἑλεφας (cf. *abacus*), mais avec notation « savante » de l'aspirée. L'emprunt a dû se faire pendant la guerre contre Pyrrhus ; les Latins, faute d'en connaître le nom, avaient d'abord recouru pour désigner l'éléphant à la périphrase *Lūca bōs* ; cf. Varr., L. L. 7, 39. Le mot, qui d'abord servait uniquement à désigner l'animal, a emprunté dans la suite tous les sens du mot grec. C'est ainsi qu'il a été employé concurremment avec *ebur* (v. ce mot) et que Lucrèce et Serenus Sammonicus s'en sont servis pour désigner une maladie inconnue sur le sol italique et spéciale à l'Orient, l'éléphantiasis ; cf. Lucr. 6, 1114, *est elephas morbus qui propter flumina Nilī | gignitur Aegypto in media neque praetera usquam*. — *Elephantus* est la forme la plus anciennement attestée ; puis la langue savante a réagi contre ce qui lui apparaissait comme une forme barbare et a adapté la transcription du mot grec : *elephās* ou *elephāns* (comme *adamāns* à côté de *adamās*). Les dérivés *elephantinus*, *elephantiasis* (d'où irl. *elefenit*) sont aussi purement grecs ; mais on trouve à basse époque des dérivés de sens médical d'aspect latin : *elephantia*, -tiarius, -tiacus, -tiosus.

Les représentants du mot dans les langues romanes sont plutôt de caractère savant : v. fr. *olifant*, v. ital. *lio(n)jante*, prov. *olifan*, *aurif(l)an*, M. L. 2841 ; de même irl. *elefaint*. En pénétrant dans les langues germaniques, *elephantus* a changé de sens et a servi à désigner le chameau : got. *ulbandus* ; v. h. a. *olbanta*, v. angl. *olfend*, etc. — Il est curieux, cependant, que toutes ces formes présentent un o qui est conforme aux exigences de la phonétique latine (cf. *oleum* de ἔλαι(ν)ον), mais qui n'est pas attesté dans la langue écrite ; des faits de ce genre se retrouvent ; ainsi \**urulāre*, sur quoi repose fr. *hurler*, est conforme à la phonétique latine, tandis que l'absence de dissimilation dans *ululāre* surprend. Cf. aussi *adimās* en face de *adamās* (terme technique, comme fr. *olifant*), rom. *comperāre* et \**seperāre* (sous *parāre*), etc.

**ēlix**, -icis f. (surtout au pluriel ; un exemple de singulier dans Ov., M. 8, 237) : canal de drainage. Technique. M. L. 2847. Tardif : *ēlicatōrēs* : ὑδροσκόποι (Gloss.). V. *colliciae* et *liquor* ; et *lax*.

**elleborus**, -i (*hell-* m., et *elleborum*, -i n. : emprunt au gr. ἑλλέβορος (ἑλ-). Le terme appartient à la langue médicale ; le mot latin correspondant est *uērātrum*. M. L. 2850. Passé en breton : *elvor*.

Dérivés latins : *elleborō*, -ās ; *elleborōsus* ; fr. *aliboron*.

**ellum**, **ellam** : tiens, le voici ; s'emploie comme *ecum*, dont il est synonyme ; cf. Plt., Cu. 277-278, *parasitum tuom | uideo currentem — ellum — usque in platea ultima*. — Mot de la langue parlée, attesté seulement chez les comiques.

Peut-être de \**en-lo-m* ; les formes romanes attestent un *e* ouvert, donc bref. M. L. 2851. Ceci supposerait que l'*e* de *en* est dû au monosyllabisme ; l'*e* aurait subsisté dans \**en-lo*. Mais *ellum* peut avoir une autre origine (de \**em-illom* > \**em-(i)lum* > *ellum*) et l'*e* de *en*, être ancien.

**elleychnium**, -i n. : mèche, lumignon. Emprunt (Vitr.) au gr. ἐλλόχων, correspondant à lat. *linamentum*, passé dans les langues romanes sous des formes contaminées par le rapprochement avec *lūcēō* (*inlunium* dans Apicius) ; cf. M. L. 2852, \**lūcinium*.

**elogium**, -i n. : 1° semble être le gr. ἐλεγεῖον transformé par l'étymologie populaire, qui a assimilé l'*e* initial au préfixe *ē-* et a modifié le vocalisme intérieur par un rapprochement avec *lōgos* et *elōqui* (cf. *antelogium* = πρόλογος, Plt.), *elogia Solōnis* « les distiques de Solon », d'où « épitaphe » (en vers ; déjà dans Caton) ; 2° courte formule (d'où *elogiō*, -ās, Cael. Aurel.), et spécialement en droit : clause, disposition particulière, chef d'accusation. Confondu avec *eulogia* ; v. B. W. sous *éloge*. Les mots relatifs à l'élégie, *elegia*, -gion, etc., ont été directement transcrits du grec.

**elucus**, -a, -um (quantité inconnue) : -m signifie *languidum ac semisomnum, uel, ut alii uolunt, alucinatorem et nugarum amatorem, siue halonem* (?) i. e. *hesterno uino languentem, quod ἑωλον uocitant Graeci*, P. F. 66, 18, qui, 89, 12, a une forme *helucum*. Ne figure guère que dans les glossateurs ; cf. Gell. 4, 19, 1 ; 16, 12, 3, qui cite l'étymologie de Cloatius Verus rapprochant *elucus* de *alucinor* : *alucinari factum scripsit ex eo quod dicitur Graece ἑλδεν, unde elucum quoque esse dictum putat a littera in e uersa, tardidatem quandam animi et stuporem, qui alucinantibus plerumque usu uenit*. Cf. *helluor*?

**ēlutriō** : v. *ēluō*, sous *lauō*.

**em** : v. *is*.

**em** : particule « tiens » ; sans doute impératif syncopé et devenu invariable du présent d'aspect « déterminé » de *emō* (au sens ancien de ce verbe) ; cf. Plt., Capt. 859, *cedo manum*. — *em manum* « donne ta main. — prends-la », où *em* correspond à *tene* qu'on lit v. 838 ; *em* : *hoc cum gestu offerentis dicitur*, Schol. Bemb. ad Ter. Phorm. 52. Souvent joint à *tibi* : « tiens, voilà pour toi ! ». Joint à *ille*, *illic*, s'accompagne d'un geste démonstratif : Plt., Merc. 313, *si umquam uidistis pictum amatorem, em illic est*. Quelquefois employé seul, avec le même sens, e. g. Trin. 541. Différent de *hem* et de *ēn*. Forme de la langue parlée qui n'est guère attestée en dehors des comiques ; suppléant par *ēn* (avec laquelle on l'a confondue) et *ecce*.†

**embraetum** : v. *imbractum*.

**embrinium**, -i n. : sorte de coussin ou de matelas (Cassien ; Gloss.). Bas latin.

**embroca** (*in-*, *im-*), -aō (*embrocē*) f. : pansement hu-

mide. Emprunt tardif de la langue médicale au gr. ἐμβροχή ; de là *embrocō*, -ās.

**emem** : v. *is*.

**ēminēō** : v. *minae*.

**ēminus** : v. *manus*.

**emō**, -is, **ēmī**, **ēmpium**, **emere** : sens premier « prendre », encore attesté dans les glossaires, P. F. 66, 21 : *emere, quod nunc est mercari, antiqui accipiebant pro sumere* ; cf. 4, 30, *abemito significat demito uel aufero* : *emere enim antiqui dicebant pro accipere* ; 332, 30, *redemptores proprie atque antiqua consuetudine dicebantur qui, cum quid publice faciendum <aut> praebendum condiderant effecerantque, tum demum pecunias accipiebant*. Nam antiquitus *emere pro accipere ponebatur* : at hi nunc dicuntur *redemptores, qui quid conduxerunt praebendum utendumque*. Ce sens est conservé dans *em* et dans les composés : *adimō*, *cōmō*, *dēmō*, *dirimō*, *eximō*, *interimō*, *perimō*, *prōmō*, *sūmō*. Cf. aussi *praemium*. A l'époque historique, *emō* apparaît spécialisé dans le sens de « prendre contre argent, acheter », seul attesté dans les textes (depuis Plaute), en opposition à *uendō*, par une restriction dont on retrouve l'analogue dans le fr. *acheter*, de *accipere*, et aussi dans le gr. λαμβάνω (cf. Aristoph., Pax, 1263, etc.). Une fois que *emō* eut pris ce sens, ceux des composés dans lesquels le simple n'apparaissait plus clairement par suite de contractions s'en sont détachés et la langue leur a créé un parfait en -sī : *cōmpsi*, *dēmpsi*, *prōmpsi*, *sūmpsi* (au lieu de l'ancien *surēmī*) en face de *adēmī*, etc. C'est *capio* qui a exprimé le sens de « prendre » dans le verbe simple, mais non dans les composés (v. *praehendō* ; cf. *uideō* : -spicio).

A *emere* « acheter » se rattachent les dérivés : *emāx* (opposé à *uendāx*) adj. : qui aime à acheter ; *emāciūs* f., *ēmpior*, -tiō, -tionalis, -tiorius ; *ēmpitus*, -ūs, -ticius, -titius ; *ēmpitiō*, -ās (rare, époque impériale, sans doute d'après *uendiō*, classique et usuel), *ēmpituriō*, -is et les composés : *coemō*, -is, -ēmī, -ēmpium (*coempto* avec apex sur l'*e* dans le Mon. Ancyr. III 11) : acheter (où le préverbe marque l'aspect « déterminé »), noter *cōmptionalis* dans Plt., Ba. 976 ; *coemptiō* : achat, spécialement employé pour désigner une forme de mariage dans laquelle il y avait une sorte d'achat de la femme par le mari ; *redimō* : racheter, prendre à ferme, affermer ; acheter ou prendre en échange de, M. L. 7144 ; *redēmpior* (= *conductor*), *redēmpitiō* (= ἀπολύτρωσις), qui dans la langue de l'Église ont pris le sens spécial que transcrit le mot « rédempteur », M. L. 7142 ; *redēmpitūra* (époque impériale) ; *redēmpitiō*, -tiō, -ās.

A *emere* « prendre » se rattachent, au contraire : *abemere* : enlever. N'est attesté que dans les glossaires et a été remplacé par *dēmō*, cf. plus bas, et *adimō* : « prendre à soi », puis « enlever » ; dérivés tardifs : *adēmpitiō*, *adēmpior* ; *cōmō*, -is, *cōmpsi*, *cōmpium*, -ere : sens premier « prendre ensemble, réunir, combiner », sens dans lequel Lucrèce emploie encore l'adjectif *cōmpius*, e. g. 1, 950, 3, 259, 4, 31, et le substantif *cōmpius*, -ūs, 3, 845 ; cf. aussi P. F. 35, 18, *comptum genus libaminis quod ex farina conspersa faciebant*. S'est spécialisé dans le sens de « attacher les cheveux, peigner, coiffer » ; c. *capillōs*, *comam* (peut-être *coma* et *comāns* ont-ils joué un rôle dans cette évolution de sens) ; de là « bien peigner » et,

par extension de sens, « orner, embellir » ; *cōmpius* « bien peigné, soigné » et son contraire *incōmpius*, traduisant κομψός et ἀκομψός, auxquels les a rattachés l'étymologie populaire. Lucrèce emploie le pluriel *cōmpūs* au sens de « tresses, chignon », 1, 87, *cui simul infula uirginis circumdata comptus* ; cf. \**comptiāre*, M. L. 2107 ; *excomptiāre*, 2982 ; *dēmō*, -psī : enlever (proprement d'un endroit élevé : Varr., R. R. 1, 39, 3, *quae ex arboribus dempta*), puis simplement « enlever, retrancher, ôter » ; *dēmpitiō* (rare, Varr., L. L. 5, 6 et 176, repris dans la langue de l'Église) ; *dēmia* dans *uindēmia* et dans le composé plautinien *uirgīdēmia* ; — *dirimō*, -ēmī : séparer, disjoindre, dissoudre ; et par suite « interrompre, remettre » (= *differō*) ou « détruire » ; *dirēmpitiō*, -ūs m. : séparation (un exemple de Cic., Tusc. 1, 71) ; *dirēmpitiō*, -tor (bas latin) ; *eximō*, -ēmī, -ēmpium (d'où \**exēmpiare*, M. L. 3004) : mettre à part, mettre hors de, par suite « chasser, enlever » ; délivrer. En parlant du temps : *eximere diem*, proprement « chasser le jour », par suite « passer, perdre ». Dérivés : *eximius* (= ἔξοχος, ἑξάλεκτος) : mis à part, qui se détache des autres, et par suite « excellent, hors de pair ». Peut-être à l'origine terme rituel : P. F. 72, 3, *inde dici coeptum, quod in sacrificiis optimum pecus e grege eximebatur, uel quod primum erat natum*. Conservé en gascon ; cf. M. L. 3017 ; *eximietās*. Autres dérivés : *exēmpitiō*, -tor, -tilis, -tus, -ūs (Vitr.) ; *exemplum* : v. ce mot ; *interimō*, *interemō*, -ēmī : détruire, faire périr (cf. *interficiō*). Ancien (Plt.), classique, mais rare, ne semble pas attesté après Quintilien. Dérivés tardifs : *interēmpior*, -trix, -tiō, -tibilis ; *perimō*, *peremō* : détruire (cf. *perdere*). Fest. 236, 7, *peremere Cincius in libro de uerbis priscis ait significare idem quod prohibere* ; at Cato in libro qui est de militari pro uitare usus est. Dérivés : *perēmpitiō*, adj. de la langue augurale : -a *fulgura*, cf. Fest. 236, 19, 284, 12 ; *perēmpitiō* (S<sup>t</sup> Aug.), -tor (latin impérial) ; *perēmpitōrius* : 1° qui détruit ; 2° dans la langue du droit « péremptoire », *peremptorium edictum inde hoc nomen sumpsit, quod perimeret disceptationem*, h. e. *ultra non pateretur aduersarium tergiversari*, Dig. 5, 1, 70 ; — *praemium* : v. ce mot ;

*prōmō*, *prōmpsi*, *prōmpium* : mettre en avant, mettre au jour, tirer de, publier, exprimer. D'où : *prōmus*, -i m. : dépensier, économe (qui va chercher les provisions, cf. *condus*). Les formes *prōmum*, -i, *prōma cella* (Tert.) « garde-manger » sont secondaires ; *supprōmus* (Plt.). *prōmptus* : tiré hors de, mis à découvert, par suite « mis à portée de, facile, aisé » et aussi « disposé à (souvent joint à *parātus*), dispos » et « agile, rapide, prompt ». M. L. 6776.

Dérivés et composés : *prōmpitiō*, -ās (Plt.), fréquentatif de *prōmō* « distribuer » ; *prōmpit(u)arius* : relatif au garde-manger, d'où *prōmpit(u)arium* n. ; *prōmpitulus* (S<sup>t</sup> Jér.) ; *prōmpitiūdo* (tardif). De *prōmptus* : *imprōmptus* (époque impériale, rare) ; *prōmptus*, -ūs m. : usité seulement dans l'expression *in promptū* (esse, habere, gerere, etc.) « à découvert, à portée de la main » ; *exprōmō* : produire, faire connaître, faire éclater ; *sūmō* : v. ce mot.

L'ombrien a *emantur* « accipiantur » et, sur une borne, *emps* « emantur » (emprunté?) ; l'osque à *pert-emest* « perimet », *pert-emust* « peremerit », au sens de

*inhibere*; et *peremust* « percéperit »?, sens douteux, cf. Vetter, *Hdb.*, p. 22. L'irlandais a un correspondant exact de *emō* : *air-fo-emim* « je saisis », etc. — Les formes slaves et baltes indiquent un ancien présent athématique; car le présent a le vocalisme radical zéro, avec aspect « déterminé » (qui se retrouve en latin et qui explique le sens de « acheter » : acte de prendre parvenu à son terme) : v. sl. *imp* « je prends »; et *imz-imp* « j'enlèverai », lit. *imū* (inf. *imti*, cf. v. pruss. *imz*) « je prends »; le vocalisme *e* se retrouve dans le présent « indéterminé » : v. sl. *jemljō* « je prends » (cf. v. pruss. *immimai* « nous prenons »). — Il y a chance pour que la forme *emī* du perfectum soit une création relativement récente, comme *ēdi*, et dès lors le type *sūmpsi* n'aurait rien de surprenant; toutefois, le lituanien a *ēmē* « il a pris ». — Si l'on veut rapprocher le groupe synonyme de got. *niman* « prendre » (qui n'a rien de commun avec gr. *νέμα* « je partage » pour le sens), on peut admettre que *n-* y serait le reste d'un ancien préverbe \**ni* (qui se retrouve dans v. h. a. *nidar* « en bas ») soudé au verbe et aux formes nominales qui s'y rattachent; le lette *a*, de même *ņemu* « je prends », avec *ņ* caractéristique. — Cette racine ne se retrouve pas en grec, arménien et indo-iranien, où l'idée de « prendre » est rendue par une racine différente pour chaque langue.

**émolumentum** : v. *molō*. En dernier lieu, Benveniste, *Latomus*, 1949, p. 3-7.

**empaestātus**, -a, -um : gravé en relief (Varr.). Latinisation de *ἐμπαεστής*; d'où *impaeštātōr* (Inscr.).

**emplastrum**, -i n. : terme médical emprunté au gr. *ἐμπλαστρον*. Un doublet *emplastra* f. est attesté, ainsi que les dérivés *emplastrū* (im-), -ās, *emplastratū*, -or, *emplastellum* (Mul. Chir.). Passé dans les langues romanes, M. L. 2863; et v. h. a. *pflastar*.

**ēmungō** : v. *mungō*.

**ēmussitāta** : v. *amussis*.

**en** : v. *in*.

**ēn** : même sens que *ecce*, et, comme celui-ci, peut-être accompagné d'un nominatif ou d'un accusatif; Vg., B. 5, 65, *en quattuor aras | ecce duas tibi, Daphni, duas altaria Phoebō*. On trouve à l'époque impériale en *ecce* réunis. *En* s'emploie souvent dans les mouvements emphatiques ou pathétiques : Vg., Ae. 1, 461, *en Priamus*; 612, *en ego uester | Ascenius*; ou le trouve dans des interrogations pressantes : Vg., Ae. 6, 346, *en haec promissa fides est?*; aussi est-il souvent joint à *umquam* usquam, cf. P. F. 66, 27, *enumquam* glosé *ecquando*, cf. gr. *et ποτε*. L'interjection est destinée à attirer l'attention de l'interrogé, de sorte que la question prend par là plus de force. Avec l'impératif, *en* rend l'ordre plus vif : *ēn age, ēn agedom, ēn aspice* (Ov., Am. 1, 3, 31; cf. gr. *ἔν ἰδοῦ, ἔν ἴδε*); avec le futur, *ēn* joint à l'interrogation une idée de souhait, comme le gr. *et ποτε*; cf. Vg., B. 1, 68; 8, 6. M. L. 2866.

A en juger par *ellum* (v. ce mot), l'*ē* de *ēn* résulterait d'un allongement latin, normal dans une monosyllabe. Mais l'étymologie de *ellum* est douteuse et la longue de *ēn* peut être ancienne (gr. *ἔν*).

**encaustus**, -a, -um : peint à l'encaustique. Terme technique de la langue des peintres, emprunté au gr.

*ἐγκαυστός*. Le neutre *encaustum* (*encautum*) a désigné l'encre de pourpre dont les empereurs se servaient pour leur signature (cf. *encaustarii libri* « archives publiques » Cod. Theod.); et de là le sens général de « encre » (v. fr. *enque*) pris par le mot dans les langues romanes (à côté de *atrāmentum* et de *inctia*). M. L. 2869 et B. W. sous *encre*; germanique : m. h. all. *inket*, etc. Cf. aussi M. L. 2868, *encausticus*, et 2870, \**encautire*.

**endo** : v. *in*.

**enim** : en vérité, en fait, assurément, réellement. Particule affirmative, en général placée après le premier mot principal de la phrase (cf. *etenim*, comme *attamen*), mais qui peut être en tête, tout au moins dans la langue parlée, quand on veut lui donner une valeur particulière, e. g. Plt., Tri. 1134, *enim me nominat* « c'est bien moi... », ou même après tout mot de la phrase dont on veut souligner l'importance, cf. Vg., Ae. 8, 84, *in litore conspiciat sus, | quam pius Aeneas tibi enim tibi, maxima Iuno, | maciat*, qui reproduit sans doute une ancienne forme rituelle. Se trouve exceptionnellement aussi en troisième place, cf. Varr., R. R. I 18, 7, *biuium nobis enim ad cultum dedū natura*; 2, praef. 1, *ut ruri enim, sans raison apparente*. Souvent joint à des adverbess de sens voisin, *certē, nempe*, surtout *uērō*, d'où les formes renforcées *enimuerō, uērumenimuerō*. Du sens premier on est passé au sens de « en effet », et la particule a servi à confirmer la réalité d'une affirmation précédente et à en introduire la preuve : Plt., Asin. 808, *haec non sunt nugae, non enim mortalia. Enim* est usité de tout temps, mais pas plus que *nam* n'a subsisté dans les langues romanes.

L'osque a une forme correspondante, mais avec une voyelle initiale différente *ē* ou *i*, *ei*, *inim*, *inim*, *enim* au sens de « et », qui s'exprime par *et* en latin et en ombrien; de même, pél. *inom*; l'ombrien a *eine, enem* et *enu, enom, ennom* (aussi *enumeik*, etc.) au sens de lat. *tum*. Il ressort de là, d'une part, que le sens de *enim* est dû à un développement latin (du reste, *enim* se place autrement que les mots osques et ombriens, qui figurent en tête de la phrase ou des groupes); de l'autre, que *enim* est apparenté à *nun-c*. C'est une particule du groupe de *nunc, nam, nem-pe*, etc. (v. ces mots), apparenté à v. h. a. *ener* « celui-là », arm. *na* « celui-là », v. sl. *onū* « celui-là », etc. — Le passage de \**enem* à *enim* s'explique par le caractère accessoire du mot; cf. *undecim* en face de *decem*. Le vocalisme *e* est conservé dans *nempe*. Pour l'*e* initial, cf. osq. *e-tanto*, gr. *ἐ-τείνος*, etc.

**ennam** : *etiāme*, P. F. 66, 23. Sans autre exemple; sans doute corrompu; l. *en iam*?

**enocilis** (Gloss.). Déformation de *ἐγγελευς* : anguille.

**enōs** : v. *nōs*.

\***ēns, entis** : participe présent supposé de *sum*, dont Priscien, GLK III 239, 5, attribue l'invention à César, mais comme d'une forme théorique, créée en vertu de l'analogie : *Graeci autem participio utuntur substantiuo* (scil. *dv*)... *quo nos quoque secundum analogiam possemus uti, nisi usus defecisset participii frequens. Quamvis Caesar non incongrue protulit « ens » a uerbo « sum, es », quomodo a uerbo « possum, potes », a potens ». En dehors de ce témoignage, ne semble pas attesté, pas plus que le substantif *entia*; dans les deux passages de Quint.,*

I. O. 2, 14, 2 et 8, 3, 33, il faut sans doute lire et *queentia, ut queens*, et non, comme les anciens éditeurs, *atque entia, ut ens*, v. l'édition de Radermacher, et l'apparat ad loc. Il n'y a pas de forme attestée en latin pour *enque* traduire τὸ ἐν, τὰ ἐντα, et le substantif correspondant à *obola* est *essentia*; cf. Sén., ad Luc. 58, 6 et 7. Le participe présent de *sum* est *-sēns*, usité seulement dans les composés tels que *ab-, proe-sēns*; *Cōnsentēs* est douteux; et si *sōns* « coupable » est à l'origine un participe de *sum*, il n'a plus, pour les Latins, aucun rapport avec le verbe. V. *essentia*.

**ēnsis**, -is m. : épée. Même sens que *gladius*, d'après Quint. 10, 1, 11, mais surtout réservé à la langue de la poésie, comme *ēnsifer, ēnsiger* (imitation du gr. *ἐνσιγήτης*, désignant Orion), *ēnsipolēns*. Diminutif : *ēnsiculus* = *ἐνσιδίων* (Plt.). Le caractère poétique et littéraire du mot explique qu'il n'ait pas passé dans les langues romanes. Du reste, les noms d'armes se renouvellent et s'empruntent avec les objets qu'ils désignent; *ēnsis* a été supplanté par *gladius*, qui doit être celtique, et celui-ci a subi dans les langues romanes la concurrence de *spatha*, qui est grec; cf. M. L. 8128; Couissin, *Les armes romaines*, p. 489.

Le mot a un correspondant exact dans skr. *asih* « épée » et n'en a pas d'autre. Il est possible, mais incertain, que gr. *κόπ σολ* apparenté. L'*i* de *ēnsis* n'est pas plus essentiel que celui de *asis*.

**enthēca**, -ae f. : épargne; matériel d'une exploitation; greniers publics. Emprunt tardif fait par les juristes au gr. *ἐνθήκη*; de là *enthēcātus, -cārius*. M. L. 2876.

**enubrō** : *inhibere*, P. F. 67, 10. A rapprocher du même, 97, 12, *inebrae* *aues* *quae in auguriis aliquid fieri prohibent, et prorsus omnia inebrā appellantur quae tardant uel morantur agentem*, et 97, 11, *inhibere* : *iniungere sed melius cohibere*.

*Enubrō* semble le datif d'un adjectif \**enuber*, de \**enhabros*, forme ancienne, sans doute tirée du rituel, remarquable par la forme ancienne du préfixe *en*, l'amuissement de *h*, le son *u* pris par *ā* en syllabe interne devant la labiale *b* et l'haplogie du suffixe \**enubehro* > \**enuber*, cf. *crē-ber* (si toutefois la forme ne remonte pas directement à \**en(h)abros*, cf. *taeter/taedet, piger/piget*). *Ineber* est une forme que son vocalisme dénote comme plus récente. Les gloses ont une forme avec *i* : *enibrum*.

**ēō, is, ī** (ancien *ū* : *iū* est rare et semble avoir été créé, d'après *audiū, audī*, pour éviter une scansion *ū*, sans abrégement de l'*i* initial, ou pour éviter une suite de trois brèves, e. g. *iuerat*, Catul. 66, 12; *iuisse* est, toutefois, attesté depuis Plt., Mo. 842; cf. Lodge, *Lex*. Plaut. s. u. *ēō*, et Thes. V 2, 626, l. 77 sqq.; nombreuses formes contractées *istī, istis, isse*, surtout dans les composés, *itum, itō* : aller (aspect indéterminé, cf. *uādō*). S'emploie par extension d'objets inanimés : *aluus non ū*, Caton, Agr. 157, 7; *incipit res melius ire quam putam*, Cic., Att. 14, 15. A aussi le sens fort, ordinairement réservé à ses composés *abire, exire* : *saepe hominem paulum cernimus ire* (= *exire, οὐχεσθαι*), Lucr. 3, 526; *idies*, Plt., Ps. 240 a. D'usage fréquent avec un supin, pour indiquer une action que l'on se dispose à accomplir, une intention de l'esprit portée vers un objet (comme

le fr. *je vais* dans « je vais faire », « il va pleuvoir »), e. g. Caton ap. Fest. 280, 22, *quae uti prohibuit irem, quod in me esset, meo labori non parsi*; a ainsi été employé pour former l'infinitif futur passif du type *ductum iri*, cf. Plt., Ru. 1242, *mihi istaec uidetur praeda praedatum iri*. Usité de tout temps. A fourni quelques formes de la conjugaison du verbe *aller* dans les langues romanes, cf. M. L. 4545; B. W. sous *aller*, mais a subi la concurrence de formes plus pleines, *uādō* et *ambulo*; il semble que la langue ait évité les formes monosyllabiques et les formes du parfait simples pour recourir aux composés; cf. Thes. V 2, 627, 50 sqq.

*Ēō* sort de \**eyō*; les anciennes formes athématiques de la racine \**ei-/i-* subsistent dans *is, it, iis, i, ie*, d'où *ire*; les formes à *-o-* sont passées au type thématique : *ēō*, d'après la 3<sup>e</sup> personne du pluriel *eunt* de \**ey-onti* (ancien athématique), comme toujours en latin : *imus* est dû à l'influence du type *audimus*. La 3<sup>e</sup> personne du pluriel *int* conservée dans le Glossaire de Philoxène est trop mal attestée pour qu'on puisse en tenir compte. Le latin a généralisé le *ei-* (d'où *i-*) dans la conjugaison *is, imus* (en face de gr. *ἴεν, ἴβαν, ἴβαν*). Le vocalisme radical zéro n'apparaît qu'au participe *itus* (dans *itum* est et *subitus*) et au supin *itum* (remplaçant un ancien *itum*) (cf. *itus, reditus, reditūrus*) avec les formations du même groupe et dans le substantif isolé, de forme très archaïque, *iter*. Le participe présente une alternance ancienne : *iēns, euntis* de \**eyontes*. Quelques composés ont des formes de 3<sup>e</sup> personne du pluriel d'indicatif présent archaïques avec un suffixe apparent -*n-* : *obtinunt, prōdunt, redunt* (Enn.), cf. *dō, danunt*. Il est possible que ce soit fait sur une ancienne forme à désinence -*nt* de formes à préverbes, telles que \**red-i-nt*. Le parfait *ii* est une forme récente, d'origine obscure, \**ey-ei* ou \**ii(y)et*, cf. omb. *iust* « ierit »?

**ītor, -ōris** m. (n'est que dans les grammairiens); *iū-ria*, -ae f. : argent du voyage (Ps.-Aug.).

**ītus, ūs** m.; *iūō* : fait d'aller, marche. Tous deux classiques, mais rares. *Itus* est souvent joint à *reditus*. Les composés, au contraire, sont fréquents : *aditus* (M. L. 167); *ambitus, ambitū, exitus, introitus* (mot d'Eglise, d'où *irl. intróit*), *reditus, sēdūtio*. Un abstrait -*itium* figure aussi dans *exitium, initium*, etc.

A la racine de *ēō* se rattachent : *iūō, -ās* : doublet de *ēō*, rare et familier (Cic., Fam. 9, 24, 2; Gell. 3, 18, 4; Plin. 9, 24; peut-être Plt., Mo. 129). La quantité de l'*i* ne se laisse pas préciser en latin; l'ombrien semble remonter à \**iūō*. Interprété généralement comme un fréquentatif de *ēō* (cf. *iūō*); cf. cependant omb. *etians* « itent », *etato* « itātō », *ambr-etuto* « ambiuntō » (avec vocalisme radical *ei*), *irl. ethaid* « itat », gr. *ἱτῆτόν* « itandum », cf. Vendryes, BSL 25 (76), 1, 45 sqq., qui supposent l'existence d'un type ancien non spécial au latin \**iūā*, \**eiūā*. Composé : *adiūō*, Enn., Sc. 425. Dérivé : *iūō* (cf. *cantō* et *cantiūō*, etc.).

**īter, īteris** n. : hybride formé sur une flexion *īter*, \**ūinis* (non attesté, mais ancienne et qui représente un type indo-européen \**ter-/ten-*, non attesté hors du hittite nom-acc. *itar* « route » (?) et du tokh. A *ytār* « chemin », qui, étant féminin, doit être un dérivé de l'ancien mot attesté par lat. *īter*; v. Benveniste, *Origines*, p. 104; cf. le type lat. *iecur*), à laquelle s'est juxtaposée une flexion normalisée, *īter, īteris*. Sur *īteris*



a été refait, en outre, un nom.-acc. *iūner* : 1° parcours, chemin parcouru, marche, voyage : *iter ire, facere, habere*; *in iūnere*; *iter omne uīarum*, dit Lucr. 2, 266; 2° par extension, confondu avec *uia* : route, chemin, passage : *qua ibant, ab itu iter appellabant*, Varr., L. L. 5, 35, cf. *uerum iter gloriae et uiam gloriae*, Cic., Phil. 1, 14, 33. Usité de tout temps; demeuré partiellement en roman; cf. ancien fr. *erre, errer* dans « chevalier errant », M. L. 4555; B. W. s. u.; un verbe *iterāre* au sens de *ier facere* est attesté à basse époque. *Iter* a des dérivés attestés à basse époque : *iūneror* = *δοιορῶ*; *iūnerārius*, -a, -um; subst. *iūnerārium*.

Pour *obier*, v. ce mot.  
Sur *eo*, *ier*, v. Ernout, *Aspects*, p. 145 et 156.  
-es(s), -itis m., second terme de composé : celui qui va; v. *comes*, -itis.

*Eō* a fourni de nombreux composés, dont certains ont des sens spécialisés, ainsi *ineō* « commencer », *intereō* « mourir », *perēō* « périr, être perdu », *ueneō* « être mis en vente » (en face de *perdō, uendō*). Alors, comme dans le cas de *uideō/aspiciō*, la langue a recouru à d'autres verbes pour exprimer l'idée d'« aller » dans les composés : cf. *ingredior, interueniō*, etc.

*abeō* : s'en aller de; skr. *apa-eti*, gr. *ἀπα-εμι*, got. *afiddja*; pél. *afēd* « abii »? Souvent confondu avec *habēō* dans les manuscrits, malgré les recommandations des grammairiens. Composé double, poétique : *trānsab-eō* (cf. *trānsabigo*).

Dérivés : *abitus*, -ūs m., *abiūō* (archaïque et rare), *Abeōna*, nom ou épithète de déesse protectrice de la marche de l'enfant, cité par Tertullien et saint Augustin, à côté de *Adeōna*, cf. *Pōmōna*; *abiūōrium* « latrina publica » (Inscr.).

*adeō* : aller vers, s'approcher, aborder; *aditus*, -ūs m.; *adiūō*, -ōnis (rare).

*ambiō* : v. ce mot.  
*anti(e)ō* : aller devant, dépasser (sens propre et figuré). Scandé toujours *anteō, antire*, l'e de *ante* est purement graphique, comme celui de *de* dans *deesse*. Un doublet ancien, *antiadeō*, est dans Plaute.

*circumeō* : aller autour, entourer, encercler, cerner; circonvenir. Synonyme également de *ambire*; dans la langue de la rhétorique, « user de périphrases ou de circonlocutions »; *circu(m)itus*, -ūs m. : 1° circuit, révolution; 2° terme de rhétorique = gr. *περίοδος* (Cic., Or. 61, 204) ou *περίπρασς* (Quint); *circu(m)itiō*, -ōnis f. : ronde, circuit; circonlocution (déjà dans Tér.; cf. *ambāgēs*). — Pour *circitiō* et *circitor*, -ōris, v. *circus, circum*.

*coeō* = *σύνεμι* : 1° aller ensemble, se réunir, se rencontrer, en particulier « se réunir pour délibérer », d'où *coetus*, -ūs « assemblée » (= *σύνδοξ*; cf. aussi le composé purement nominal *comitium* s. u.); 2° s'accoupler, s'unir charnellement, d'où *coitus*, -ūs m.; *coitiō* : 1° rencontre; 2° coalition, conspiration; 3° = *coitus* (tardif). *de-eō* (Sall., Stace?) : artificiel d'après *abire*.

*exeō* : sortir [de] (panroman dans ce sens, M. L. 3018); franchir, éviter (avec l'accusatif); se terminer; *exitus*, -ūs m. : sortie, issue; d'où « fin, résultat » et « mort », irl. *éiuth*; *exitiō* : sortie (rare); *exitium*, -ī doublet de *exitus*, spécialisé par litote (cf. *exitus exitiālis* Cic., Verr. II 5, 12) dans le sens de « mort (violente), destruct-

tion » (donné à basse époque aussi à *exitus*, cf. Thes. V 2, 1538, 59 sqq.), etc., d'où *exitiālis*, -ābilis, -iōsus.

*ineō*, cf. ombr. *enetu* « initō » : 1° aller dans, entrer dans; 2° commencer (absolu : *ex ineunte aeuō*), et transitif : *inire magistrātum*, entreprendre; 3° saillir (en parlant d'un mâle), d'où connaître une femme, i. *fēminam*; *initus*, -ūs m. (rare et poétique) : approche (= *aduentus*); commencement (rare); ce sens est plutôt réservé à *initium* : commencement, début, origine; au pluriel, « éléments ». Dans la langue religieuse : 1° auspices pris au début d'une entreprise; 2° cérémonies d'initiation, mystères; M. L. 4440 a, et celtique : irl. *inūt*, britt. *ynydd, enes*. Dérivés : *initio*, attesté seulement dans la langue classique au sens « initier » et le plus souvent au passif *iniūtiari* « être initié »; l'emploi dans le sens de « commencer » est très tardif et semble créé par besoin de renouveler l'expression. M. L. 4440 et \**cominiūtiare*, M. L. 2079; B. W. sous *commencer*; *iniūtiālis* (Apol.); *iniūtiamenta* (Sén.); *iniūtiatio* (Suét.); *iniūtiator*, -trix (Tert.).

*intereō* : se perdre; par suite « être perdu, mourir »; *interitus*, -itiō; cf. skr. *antar-itah*; pour le sens donné par le préverbe, cf. *interdicō, interimō, interficiō*, M. L. 9676.

*intr(e)ō* : entrer dans; *introitus* : entrée (abstrait et concret), M. L. 4515.

*obeō* : 1° aller au-devant ou contre, rencontrer, survenir (= *occurrō*); parcourir; couvrir (*obducō*); affronter (o. mortem, d'où *obire*, absolument « mourir », cf. *occumbere, oppetere, occidere*); se coucher (se dit des astres = *occidō*); 2° entreprendre, et par suite « exécuter »; *obitus*, -ūs m. : 1° approche; 2° disparition, mort; coucher des astres (= *occāsus*). Irl. *obaid*, M. L. 6041 c.

*perēō* : disparaître, cf. Plt., Cap. 537, *utinam te di prius perderent quam peristi e patria tua*; périr, être perdu; cf. ombr. *per-etum* « peritum ». Sert de passif à *perdō*. Pas de substantif dérivé; *perdiūō* lui-même est très tardif (Lactance, Vulg.). Renforcé par *dis* : *disperēō* (cf. *discrucio*). Le rapport avec *eō* a fini par n'être plus senti; la Vulgate a un futur *periet*. Panroman. M. L. 6415. Voir *per*. Pas de substantif.

*prae(e)ō* (prae) : aller devant, précéder. Dans le rituel, s'emploie en parlant du prêtre qui précède le magistrat en prononçant la formule consacrée : *praeire uerbis*, et simplement *praeire* « réciter le premier, dicter », et par suite « enseigner ». — Pour *praetor*, v. ce mot.

*praetereō* : passer auprès ou le long de; passer; dépasser; échapper à (*non me praeterit*); omettre, négliger; *praeteritus* : passé; d'où *praetertia*, -ōrum « le passé »; dans St Hilaire, traduit le gr. τὴν παρελθόντων; *praeteritiō* (tardif) : omission = *παράλειψις*.

*prōdeō* : s'avancer, paraître au jour, [se] lever, pousser. M. L. 6768. Les dérivés *prōdiūō, prōdiūs* sont à peine attestés et à très basse époque. La langue a évité les homonymies possibles avec *prōdiūō* de *prōdō*.

*redeō* : revenir, M. L. 7145; *reditus, reditiō* (rare). *Rediculus* : -i *fanum extra portam Capenam fuit, quia accedens ad Vrēem Hannibal ex loco redierit, quibusdam perterritus uisis*, P. F. 355, 7.

\**sēd-eō* n'existe pas; le latin dit *sēcēdō*. Mais *sēdiūō* existe à côté de *sēcessiō*; d'où *sēdiūōsus*. Ancien (Plt.), usuel, classique.

*subēō* : s'approcher de; venir sous; venir à la place

de (cf. *succēdō*); subir, M. L. 8364; *subitus* : proprement « qui vient sans être vu » (nuance marquée par *sub*, cf. *subripio, sustrahō*, etc.) : d'où « soudain, subit », *subitō* « tout à coup », *subitiāre* « arriver subitement » ou « surprendre », mot de basse latinité qu'on peut considérer comme un dénomminatif de *subitus* ou un fréquentatif de *subire*, cf. Niedermann, Emerita, XII, 1944, p. 82; M. L. 8366 et 8365, *dē subitō*, M. L. 2607; britt. *disyfyd*; *subitiō* (Vulg.), -tor (Gloss.); *subitiārius* (déjà dans Plt.); *subitiāneus* (époque impériale); *subitiānus* (Gloss.); *subitiātor* (Fulg.), d'après *festinātor*; \**subicula* « vêtement », M. L. 8361.

*trānsēō* : aller au delà, passer; *trānsire in* « se changer en »; *trānsire ad* « passer à ». Synonyme aussi de *prae-tereō*; *trānsitus*, -ūs; *trānsiūō*; *trānsitor* (Itala); *trānsi-tōrius*; *trānsitiūus* (terme de grammairie), M. L. 8855 a, b. Enfin, il est possible qu'il faille rattacher à *eō nequeō* et *quēō* : v. ces mots.

La racine \**ei-*, \**i-* fournissait un présent radical athématique qui n'était accompagné ni d'aoriste ni de parfait; pour ces aspects, on recourait à d'autres racines. Ce présent subsiste dans skr. *ēi* « il va », *imdh* « nous allons », *yānti* « ils vont », v. pers. *aītiy* « il va », gr. *εἶσι*, pl. *κῆν ἴσσι*, v. lit. *ēiū* « il va ». Pour avoir l'aspect « déterminé », le slave a recouru à un présent dérivé, v. sl. *idō* (de \**idg*) « je vais », à côté d'un infinitif *iti*. L'ombrien a tu « itō » et un passif *ier* « itum sit ». L'adjectif verbal en -to- a la forme brève : skr. *itdh*; le « supin », la forme \**eitu-*, skr. *etum*. Le latin a généralisé la brève, sauf peut-être dans *simiūō*? L'osque *amfret* est sans doute à écarter, v. Vetter, *Hdb.*, p. 11. L'irlandais a un type supplétif, *tiagu* « je vais », etc., où le groupe de *eō* semble n'avoir pas de place. Sur l'aspect indéterminé de la racine, v. MSL 23, 242 sqq. Pour *comes*, v. ce mot.

*eō* : ablatif neutre singulier de *is* employé avec le sens causal « pour ceci, pour cette raison » et annonçant généralement un relatif qui suit : *eō... quod, quia, quoniam*; *eō... quō, ut, quā*. Joint à *id* dans le composé *ideō* « ceci parce ».

*eō* : particule locative « à ce point, jusque-là », *eō loci*, généralement avec idée de mouvement, de marche vers un but dans l'espace ou le temps; cf. *adeō, usque eō* (*eō usque*, M. L. 2877) (avec leurs correspondants relatifs *quoad, quousque*). S'oppose à *ibi*, qui indique le lieu sans mouvement, et à *inde*, qui indique le point de départ. *Adeō* : proprement « jusque-là » et « précisément », « à ce point, tellement » : *adeō... ut* « au point... que ». Ancien, usuel. Non roman.

V. is.

*epiphania, -ōrum* n. pl. et *epiphania, -ae* f. sg., *epiphaniae* : emprunt au gr. τῆ ἐπιφάνεια [tēp] fait par la langue de l'Église. M. L. 2879; passé aussi sous une forme savante en irl. *epiphain*.

*epiraedium* : v. *raeda*.

*episcopus, -i* m. : surveillant, gardien, protecteur. Emprunt au gr. ἐπίσκοπος, spécialisé dans la langue de l'Église au sens de « évêque ». De là : *episcopālis, episcopatus, episcopium, -pia, episcopō*, -ās, CIL V 7136, 1. M. L. 2880; germ. *biscop* « Bischof »; irl. *epscop*, etc.

*epistula, -ae* f. : preprement « envoi », Cic., Quint.

fr. 3, 1, 3, § 8, *uenio nunc ad tuas litteras quas pluribus epistulis accepi*, spécialisé dans le sens de « envoi de lettre », puis « lettre » elle-même (= *litterae, cōdicilli*).

Emprunt au gr. ἐπιστολή, mais latinisé, comme le montre le traitement u de o intérieur. Déjà dans Plaute, usuel, classique. Fréquent dans la liturgie romaine (fr. *épttre*) et passé par là en got. *†epistulans* acc. pl., irl. *epistil*.

Dérivés : *epistulāris, -rius. Epistolium, -licus* sont des transcriptions du grec.

*epithema, -atis* n. : topique. Emprunté par la langue médicale au gr. ἐπίθεμα, passé dans quelques langues romanes; it. *pūtima*, esp. *bizma*, etc. M. L. 2881.

*epitomē, -ēs* f. : abrégé. Emprunt au gr. ἐπιτομή, latinisé en *epitoma* (Flor.), d'où *epitomō*, -ās (rare, tardif).

*eporaediae* : v. *raeda* et *equus*.

*epulum, -i* n. sg. et *epulae* f. pl. (un singulier *epula* est attribué aux *antiqui* par P. F. 72, 18; la forme la plus fréquente est *epulae*; le neutre singulier désigne plutôt le repas dans son ensemble; le pluriel, le repas envisagé comme composé de plusieurs mets). Terme de rituel désignant un repas de sacrifice, un festin d'ordre religieux; cf. *epulum Iouis* et les *VII iuri epulones* chargés de préparer aux dieux les lectisternes, et P. F. 68, 26, *epolonos* (cf. Plt., Pe. 100, *coepulonos*, nominatif en -us refait sans doute sur le génitif pluriel *epulōnum*, d'après *colōnus*; cf. *cūriōnus, decūriōnus*) *dicebant antiqui quos nunc epulones dicimus. Datum est autem his nomen quod epulas indicendi Ioui ceterisque dis potestatem haberent*; id. 76, 16, s. u. *ferias* : *aliae* [sc. *feriae*] *cum festo, ut Saturnalia, quibus adiungebantur epulationes ex prouentu fetus pecorum frugumque*; Cic., Leg. 2, 25, 63; Off. 2, 16; Hor., C. 3, 8, 6, etc.; souvent un repas de funérailles (Cic., Vat. 3). En passant dans la langue commune, *epulum, epulae*, comme *daps*, ont pris le sens général de « repas, festin » et même « plat ». De là *epulāris* adj., *epulor, -āris* et ses dérivés, *coepulor* (Ambr.); *epulō* m., sert aussi de *cognōmen*. Ancien, usuel. Non roman.

Cf. sans doute *Ops, opēs, opus*, groupe qui se rattache à des mots indo-européens ayant une valeur religieuse; cf., pour la forme, v. isl. *afl*, v. angl. *afol* « force » et, pour le sens, skr. *āpah* « cérémonie religieuse », avec ā, à côté de *āpah* « opus », v. h. a. *uoba* « fête ». Le voca-lisme e, à côté de o, est normal; cf. *nebula*.

*equidem* : v. *quidem*.

*equifer* : v. *equus* et *ferus*.

*equirine* : *iusiurandum per Quirinum*, P. F. 71, 17. V. *ēcastor, edepol*.

*equirria* : v. *equus*.

*equisaetum* : v. *equus* et *saeta*.

*equus, -i* m. (*equos, ecus*), la graphie du nominatif et de l'accusatif *equus, equum*, qui est incorrecte, est à l'imitation des autres cas *equi, equō*, etc.) : 1° cheval; 2° machine de guerre analogue à l'aries, cf. plus bas, *eculeus*. — Nom ancien et générique de l'animal, auquel on a donné un féminin *equa* avec un datif-ablatif pluriel *equābus* dans la langue des éleveurs. Les noms particu-

liers sont *asturcō*, *caballus*, *canthērius*, *mannus* et, à basse époque, *burricus*, *burricus*. *Equus* n'a pas subsisté dans les langues romanes, cf. *caballus*; mais *equa*, terme spécifique, a survécu en partie, cf. M. L. 2883; B. W. sous *jument* (dans la lex Met. Vipasc., CIL II 5181, 1, 17, *equa* s'oppose à *caballus*, comme, dans la lex Salica, *iumentum*).

Dérivés : *equō*, -ās (*equor*?) : aller à la corvée de chevaux (terme militaire, cf. *agor*, *annōnō*, etc.); *equārius*, -a, -um (rare; cf. M. L. 2884, *equārius* > esp. *yegüero*); *equinus*, M. L. 2884 a; *equinālis* (tardif); e. (*herba*) *prèle*; *equile* (*equale*, Mul. Chir.) n. : écurie; *equiō*, -īre : être en chaleur; *equimentum* : prix de la saillie (cf. *catulō*); *equiō* (*equiō*), Gloss., d'après *mulō*, et *equisius*, Iul. Val.) : palefrenier (cf. *agāsō*); *equohus*, *eculus*, -a; *eculeus* : 1° poulain; 2° chevalet; instrument de supplice, sans doute sorte de pal, sur lequel on plaçait les esclaves pour en obtenir des aveux, cf. *hinnus* [h]in[n]uleus;

*eques*, -itis m. : cavalier (le sens de « cheval » que signalent certains grammairiens, à la suite d'Aulu-Gelle 18, 5, dans un exemple d'Ennius, *quadrupes eques* (A. 237), est douteux; sans doute faut-il entendre l'expression d'Ennius comme formée d'un groupe asyndétique désignant le cavalier et sa monture; toutefois, cette interprétation erronée a entraîné quelques emplois, sporadiques et tardifs, de *eques* avec le sens de *equus*, notamment dans Grégoire de Tours, cf. Bonnet, *Le latin de Grég. de Tours*, p. 284; voir les exemples dans le Thes. V 2, 717, 20 sqq., et les justes doutes de F. Haverfield, *Class. Rev.* 13 (1899), p. 305). Au pluriel, *equites* : chevaliers, membres de l'ordre romain de ce nom, qui comprenait à l'origine les hommes appelés à servir dans la cavalerie (*equitatus*) et qui, par la suite, a désigné une catégorie de citoyens possédant un certain cens et certains droits, mais qui, dès la fin de la république, avaient cessé de faire un service militaire particulier. De *equo*-is? Pour la formation, cf. *ἐκπότης*. — De là : *equester*, -tris, -tre (ou aussi un masculin *equestris*) : de cavalier ou de chevalier; *equiō*, -ās : monter à cheval, servir dans la cavalerie, manœuvrer (= *ἐκπεδω*), d'où *ab-*, *ad-*, *circum-*, *in-*, *inter-*, *ob-*, *per-*, *practer-*, *super-equitō* (époque impériale); *equitābilis* (= *ἐκπαιστος*) et *inequitābilis* (= *ἀνεκπαιστος*), Curt.; *equitātus*, -ās m.; *equitum* n. : haras; *equitārius*, M. L. 2885.

Composés : *equirria*, -ōrum n. pl. (*equiria*, *ecurria*) : courses de chevaux, cf. Varr. L. 6, 13, et Götzel-Schoell, *ad loc.*, de *\*equi-curria* avec haplogie; *equisactum* (*equisactis*, *equisēta*) : *cauda caballī*, prèle des bois (= *ἐκπαιστος*), M. L. 2884 b, B. W. s. u.; *equiferus* (Plin.), *equifer* (Gloss.) : cheval sauvage, cf. *ouifer*, *caprifer*, fait d'après le type grec *ἐκπαγρος*; *equimulga* m. (Sid.), trad. du gr. *ἐκπαιστος* (Hom.), cf. *caprimulgus*. *Equos* répond à *\*epos* du gaulois (dans *Epo-* des noms propres et *eporēdiac* dans Pline), irl. *ech*, v. angl. *coh* (cf. got. *aihwa-* dans le composé *aihwatundi*), skr. *āpvaḥ*, av. *aspō*, v. perse *asa-*. Le *qu-* répond ici à *-k* + *ω*, comme on le voit par l'indo-iranien, par lit. *asvā* (v. lit. *escha*) « jument », et par le *-pi-* ou *-xi-* de gr. *ἐπιπός*, *ἐκπός* (dont l'i est inexplicable, v. Boisacq, s. u.). Le féminin *equa* est une formation nouvelle, comme lit. *asvā* et skr. *āpva*; le gr. *ἐκπός*, masculin-féminin, con-

serve l'état de choses indo-européen. Le cheval avait pour les chefs indo-européens une grande importance, à cause de l'usage du char de guerre; cf. *curreō*.

Lat. *equos* doit être ancien, à en juger par gr. *ἐκπότης*. Par opposition à *eques* a été fait *pedes* (v. ce mot sous *pēs*). *Equisō* semble fait sur *agāsō*, lui-même obscur.

(h)ër, èris m. : 1° hérissure; 2° machine de guerre composée d'une poutre hérissée de pointes de fer qu'on plaçait devant les portes pour en défendre l'entrée. La forme monosyllabique est rare et on y substitue ordinairement un dérivé : *ëricius*, -i m. C'est *ëricius* (sur l'i, v. Thes. V 2, 776, 46), qui a survécu dans les langues romanes, dont certaines formes supposent *\*ëriciō*, -ōnis, M. L. 2897. Panroman. V. B. W. s. u. On trouve aussi, à partir de Pline, *ërinaceus* (vulg. *irē-*) (d'après *gallināceus*), qui désigne aussi un autre animal, *hyrax syriacus*, ou le lapin? V. Thes. s. u.

Adjectif : *ëricinus* (Aug., joint à *leporinus*). Les gloses ont aussi un adjectif *ëriciātus* (noté *iri-*), CGL V 542, 30 : *hirsutus*, *iriciatus*, cf. fr. « hérissé ».

La perte de l'h initial dénonce un mot de la campagne. Plaute, Capt. 184, a un accusatif *irim* qui, si la forme est exactement transcrite, a un i issu de *ë* également dialectal. A côté de ce mot, les Latins ont emprunté au gr. *ἐχίνος* la forme *echinus* pour désigner l'« oursin » (cf. Plt., Rud. 297) et le hérissure en tant que comestible. *Echinus* a été aussi emprunté dans le sens de « échine d'un chapiteau » (Vitr.), de « pot en métal », d'« écorce de châtaigne », tous sens qui appartiennent à des langues techniques. Il en a été tiré un adjectif *echinātus* (Pline). Le mot est demeuré dans quelques dialectes italiens avec le sens de « oursin », M. L. 2825.

Le seul correspondant exact est *χρῆ* *ἐχίνος*, Hes. Mais le nom semble apparenté à une série de mots désignant des « piquants durs » tels que v. h. a. *grōt* « pointe de rocher, arête de poisson, barbe d'épi », v. angl. *granu* « moustache », irl. *garb* « rude », etc.; tout ceci probable, mais lointain. Cf. peut-être aussi *χοῖρος* « porc », de *\*χοῖρος*? — et, plus loin, *hīrpus*, *hīrtus* et *horreō*?

*erelcō* (her-), -is, (h)erctum, -eere : partager une succession entre les héritiers. Terme de droit usité dans les expressions *actio familiae* (*patrimonii*, *rei familiaris*, *hereditatis*) *erelcundae*; et (h)erctum « partage »; (h)erctum *ciere* « appeler les héritiers à partager l'héritage » (*erctum* est ici un supin et l'expression équivalait à *diuisum prou-cāre*), et (h)erctum *citum*, non *citum*, cf. P. F. 72, 20, *herctum citum* («*diuisio patrimonii*») (suppl. Heraeus) *quae fit inter consortes*; Gell. 1, 9, 12; Serv., Ae. 8, 642 (à propos de *ercto* non *cito*); et le composé *inerceta* : indiuia, P. F. 97, 27.

Mot technique et rare, dont le sens exact était perdu à l'époque classique, cf. Cic., de Or. 1, 327; la graphie sans h est mieux attestée; l'h semble dû à l'influence de *hērēs*. Non roman.

Pas d'étymologie claire.

*erēmūs*, -a, -um, adj. : désert; *erēmūs*, -i f., subst. Emprunt tardif venu par l'Eglise au gr. *ἐρημός*, en un temps où les oppositions de quantité ne subsistaient plus. Prudence le scande *ërēmūs* (en conservant la place de l'accent; cf. *butyrum*) et les formes romanes remontent à ce type, cf. M. L. 2891, *ëremus*. Le dérivé *erēmīta* est emprunté à *ἐρημίτης*, M. L. 2890. On a aussi

*erēnia* (Ital.); *erēmōsus*; *erēmīdō*, -mīdās; *erēmīticus*; *erēmīdō* (Cass. Fel.); *erēmōdicium* « défaut, contumace » = *ἐρημοδικιον* (Ulpian).

*ergā* : v. *ergō*.

*ergastulum*, -i n. : prison d'esclaves. Sans doute adaptation de *ἐργαστήριον*, avec désinence latine (d'après *stābulum*, *uinculum*). De là *ergastilus* (lire *-stulus*?) « esclave en prison » ou, d'après Non. 147, 5, « gardien de prison » (Lucil.); *ergastulāris*, *ergastulārius* (époque impériale). Le mot proprement grec *ἐργαστήριον* a été emprunté tel quel au sens de « atelier ». A la même famille appartient *ergata* m. « cabestan », de gr. *ἐργάτης* (Vitr.), demeuré en roman, M. L. 2894.

*ergō* : particule invariable, qui peut s'employer absolument comme conjonction ou comme postposition avec un complément au génitif : *corruptum significat idem quod apud Graecos οὐκ οὖν* (la scansion *ergō* indiquée par Festus n'apparaît qu'à partir d'Ovide, cf. Quicherat, *Thes. poet.* s. u., et Thes. V<sup>2</sup> 759, 10 sqq.; c'est un effet de la tendance à abrégér les voyelles finales, d'abord dans les groupes iambiques, puis dans tous les autres groupes); *producte idem quod χάριν*, hoc est *gratia*, cum *scilicet gratia intellegitur pro causa*. Sed *illud superius etiam sine exemplis notum est; hoc inferius sic formatur cum dicimus de aliquo : status donatus est honoris uirtutis ergo*, i. e. *honoris uirtutis causa*, P. F. 73, 1. Les deux emplois se ramènent au sens unique de « en conséquence de ». *Ergō* employé absolument est souvent joint à une interrogation ou à un ordre pour les renforcer, comme donc, ainsi donc du français : « va donc, c'est donc toi ». On le trouve aussi dans un récit pour reprendre un exposé interrompu par une digression : « je disais donc ». Souvent renforcé par *igūtur*, *itaque*. Dans ce sens, *ergō* est fréquent, mais n'a toutefois pas survécu dans les langues romanes en dehors de la langue scolastique; v. B. W. sous *ergo* et M. L. 2895. *Ergō* avec le génitif est archaïque; il est surtout conservé dans des formules de la langue officielle ou juridique et semble disparu de la langue parlée; cf. Thes. V<sup>2</sup> 759, 27-79. Ni Plaute ni Térence, qui emploient *ergā*, ne le connaissent. A l'époque classique, seule la langue de la poésie épique en a conservé quelques traces; cf. Lucr. 3, 78 et Commentaire de Ernout-Robin, ad loc. *Ergō* est toujours postposé au substantif qu'il détermine : *uirtutis ergo*, *cuius rei ergo*. Cet usage (comme l'emploi du génitif avec le mot) est en faveur de l'origine nominale de *ergō*; cf. la construction de *causa*, *gratia*, *fini*, *tenuis*; et *ergō* est sans doute formé de la préposition *ë* plus l'ablatif d'un substantif verbal de *regō* : *\*ë regō* « en partant de la direction de », locution dans laquelle la voyelle brève interne aurait été absorbée phonétiquement après r. V. aussi *corgō*. Sur la fréquence d'emploi de *ergō*, *igūtur*, *itaque* chez les auteurs, v. Thes. V 2, 760, 26 sqq.

A *ergō* se rattache *ergā*, sans doute formé analogiquement sur les couples *ultrō/ultrā*, *citrō/citrā*, etc. *Ergā* est seulement préposition, jamais conjonction. Il s'accompagne de l'accusatif et signifie « dans la direction de », au sens local (rare, attesté à basse époque, mais sans doute par reprise de l'usage ancien), et plus fréquemment « à l'égard de, envers » (sens classique et fréquent, qui s'est conservé dans toute la latinité). Dans

la langue de Plaute, *ergā* est le plus souvent postposé au mot qu'il qualifie, comme *ergō*, e. g. Trin. 1128, *si quid amicum erga bene feci*. Mais, à mesure que l'origine nominale de la préposition s'est effacée, cet usage s'est perdu et, chez Cicéron, *ergā* précède toujours le mot qu'il détermine. Les grammairiens latins enseignent qu'*ergā* s'emploie seulement avec idée de bienveillance, au rebours de *in*, qui marque une idée d'hostilité; mais la distinction est loin d'être observée, surtout dans la langue familière. *Ergā* est peut-être conservé en vieux portugais, cf. M. L. 2892.

*erica*, -ae f. : érice, bruyère en arbre. Emprunt au gr. *ἐρίκη*, latinisé à côté de la transcription *erice*; de là *ericaceus*, *\*ericula*, -ae. M. L. 2896, 2898.

*ërigō* : v. *regō*.

(h)erneum, -i n. : sorte de gâteau, cuit dans un pot, (*h)irnea*, dont fait mention Caton, Agr. 81. Peut-être mot dialectal, cf. Ernout, *Élém. dial.*, s. u. *irnea*.

*ërō* : v. *aerō*.

*errō*, -ās, -āul, -ātum, -āre : 1° errer, aller à l'aventure (d'où *errantes*, Cic., N. D. 3, 51 = *πλανήτες*; *inerrantes* = *ἀπλανείς*); 2° sens moral « s'écarter de la vérité, se tromper »; *auis errat saepe animus*, Lucr. 3, 463, etc. Ancien (Plt.), usuel et classique. Panroman, sauf roumain. M. L. 2904.

Dérivés : *errō*, -ōnis m. : vagabond (Hor.); *errōneus* (époque impériale) = *ἄληθης* « pécheur, hérétique »; *error*, -ōris (ancien, usuel, classique; cf. *amor/amō*); *errāiō*, -tor, -tus, -ūs (raret et tardifs); *errātum* (cf. *peccātum*); *errābundus* (Catul., Lucr.; cf. plus tard *uagābundus*); *errāticus*, cf. Gell. 3, 102; M. L. 2905; *errātilis* (-cius) (surtout terme de la langue rurale, où il se dit des plantes); *errulus*, *errolus* (Évagr.); *errātius* (attesté par le témoignage des langues romanes), M. L. 2906; *errantia*, -ae (Accius).

Composés : *aberrō*, M. L. 19; *dē(ë)rrō*; *exerrō* (latin impérial), M. L. 3005; *inerrō*; *oberrō*; *pererrō*, qui à l'époque impériale remplace *peragrō*, *percurrō*, par besoin de substituer une expression neuve à une locution usée.

Formation en -ā d'un radical (peut-être désidératif) *\*ers-* qui se retrouve nettement dans got. *airzeis* « *πλανώμενος* », *airzjan* « *πλανών* » (causatif). Le rapprochement avec le groupe de skr. *irasyati* « il se met en colère » est fuyant de toute manière.

*ërūca*, -ae f. (*ërūcum* n. tardif) : 1° chenille; 2° roquette, plante dont la tige velue rappelle la chenille. Attesté depuis Horace, mais sans doute ancien. Cf. peut-être le nom propre *Erūcius* (mais la quantité de l'u est contestée). M. L. 2907. Les formes *ërūca* (Plin.), *ërūca* sont influencées par *ürō* en raison de la vertu aphrodisiaque de la plante. Cf. *fesūca*, *lactūca*, etc., et *ër?*

*ërudiō* : v. *rudis*.

*ërūgō* : v. *ruclō*.

*erūs*, -i m.; *era*, -ae f. (forme ancienne *esa*, *domina* dans les Gloses?); la graphie avec h, *herus*, influencée par *hērēs*, est incorrecte; maître, maîtresse, par opposition à *seruus*, *famulus*. Le mot est souvent mis dans la bouche des esclaves, e. g. Plt., Am. 452 (c'est Sosie qui



parle], *nonne erae meae nuntiare quod erus meus iussit licet?*

Dérivé : *erilis*, archaïque (Plt., Enn., Tér.) et repris par les poètes de l'époque d'Auguste (pas d'exemple dans la prose). Fait sans doute d'après *seruilis*.

Composé : *erifuga*, Catulle 63, 51, fait sur *trānsfuga*. D'après Festus, P. F. 73, 7, il aurait existé un substantif *eritūdō*, synonyme de *seruitūdō* et formé comme lui. Mais il n'y en a pas trace dans les textes, pas plus que de *eritium* (Gl.) fait sur *seruitium*.

*Erus*, concurrencé par *dominus*, est rare ; la prose classique ne l'emploie guère (Cic., Off. 2, 7, 24 ; Rep. 1, 41) ; il ne semble plus attesté après Horace et n'est pas représenté dans les langues romanes.

Le gaulois a, dans les noms propres du type *Esus*, un thème *esu-* qui semble être un nom de divinité, mais avec *ē*, d'après Lucain 1,445, qui ne s'accorde pas avec l'*ē* de *erus*. On a vu dans *erus* un ancien mot, employé notamment avec valeur religieuse, qui se retrouve soit dans hitt. *ēša-* « maître », cf. J. Friedrich, *Helhet. Wörterb.*, dans le thème iranien *ahū-* « maître, génie présidant à quelque chose », et dans le nom religieux skr. *śuraś* = av. *ahura-*, désignant un type de divinités de caractère moral. On aurait donc ici un terme de l'ancien vocabulaire religieux conservé en indo-iranien et en italo-celtique, mais devenu profane en latin. Mais le rapprochement de skr. *ahū-* est contestable, et, sauf *densus*, et *domus*, il n'y a guère d'exemple d'un thème en *-o/-e* latin correspondant à un thème en *-u* indo-iranien.

*eruscum* -I n. : nom tardif de la ronce, *rumex* (Misc. Tir. 55, 4 et 7), *ruscus, rubus*, cf. André, Rev. Phil. 1954, p. 56.

*eruum*, -I n. (*erustus, -oris* n., Venant. Fort. 327, 10) : ers, lentille. Attesté depuis Plaute ; *erulia*, -ae f. : petite lentille, genre de gesse ou de vesce ; *a Græco sunt dicta, quia illi eruum ὀρεος, erulium ἐρῆνθος appellat*, P. F. 72, 20 ; M. L. 2909 ; *erūceus* (Theod. Prisc.). Les formes romanes remontent à *eruis, -oris* (v. fr., prov. *ers*) et à *erum* (e. g. catal. *er*), attesté, du reste, dans les gloses, CGL III 390 ; M. L. 2910, et *Einf.* 3, p. 134 ; J. B. Hofmann, *Gnomon*, 14, p. 42. Passé en v. angl. *earfe*.

Le rapport avec gr. ὀρεος « vesce » et ἐρῆνθος « pois chiche » est d'autant plus difficile à établir que le suffixe *-ivō-* indique, pour le grec, un emprunt à une langue égéenne. D'autre part, un mot semblable se retrouve en germanique, mais avec un *o* qui exclut le rapport avec β du grec : v. h. a. *araweiz* « pois », etc. Il s'agit sans doute d'emprunts indépendants dans chacune des trois langues à une langue inconnue d'un pays dont l'ers est originaire, sans doute l'Asie Mineure, ou de la Méditerranée orientale. Cf. *cicor*.

*erysipelas*, -ātis n. : emprunt fait par la langue médicale au gr. ἐρυσιπέλας, passé dans la langue populaire et de là dans quelques langues romanes (it. *risipola*). M. L. 2911.

*ēscā, ēscāriola* : v. *ēdō*.

*eschara, -ae* f. : escarre. Emprunt livresque au gr. ἑσχάρα, passé dans la langue commune sous des formes altérées, *escara, scara, iscara, asc(a)ra*, d'où *ascaroticum*,

qui ont survécu dans les langues romanes. M. L. 2915 a. *eseō, -is* : v. *sum*.

*esox* (δ?), -oēis m. (et *isox, isex, issicius tardif*) : poisson du Rhin, sans doute le saumon (Pline). De la *escocina* f. « vivier pour l'esox ». Mot étranger, dont le celtique a l'équivalent : *irl. eo* (gén. *iach*), gall. *eog* « saumon » ; la finale rappelle *camōz*.

*Esquilæ* : v. *colō*.

*essedum, -i* n. (*essedā, -ōrum* n. pl., d'où *essedā, -ae* f.) : chariot à deux roues. Le mot et l'objet qu'il désigne ont été empruntés aux Gaulois par les Romains. Attesté à partir de César et Cicéron. Virgile le qualifie de *Belgica*, G. 3, 204. Cf. *carrus, pelorritum, carpentum*, etc.

Dérivé : *essedarius* (déformé en *assidarius*, CIL XIII 1997).

*essentia, -ae* f. : essence. Terme philosophique qui semble avoir été créé par Cicéron (cf. Sen., ad Luc. 58, 6, et Sidoine, Epist. [carmen 14] 4), quoique Quintilien en attribue l'invention soit à un certain Plautus, soit à Sergius Flavius (Verginius F. *Spalding*, Sergius Plautus *Teuffel*) ; v. Thes. V 2, 862, 53 sqq.). Traduit ἡ οὐσία. A été bâti sur *esse* d'après le type *pati, patiēns, patientia* ; *sapere, sapiēns, sapientia*. Il n'y a pas de participle *\*essēns* ; cf. Aug. loc. hept. 3, 32, p. 577, 3, dans Thes. V 3, 1875, 35. *Essentia* a pu servir de modèle à *substantia*, attesté à partir de Sénèque. *Essentia* a remplacé *nātūra*, trop général et imprécis ; cf. Aug., mor. Manich. 2, 2, 2. Ne figure dans les textes qu'à partir d'Apu-lée ; a été répandu par les théologiens : de là les dérivés tardifs *essentialis, -līter, -lītās*, et même *essentiās*. V. Pignaniol, *L'Empire chrétien*, p. 370-371 et la n. 30 ; Blaise, *Dict. s. u.*

*et* : et ; particule servant à unir deux mots et deux phrases. S'emploie pour ajouter quelque chose à une idée déjà exprimée : « et aussi, et de plus, et même », Plt., Amp. 266 sqq., *etenim uero quoniam formam cepi huius in medi et statum | decet et facia moresque huius me habere similis item* ; ou, avec valeur temporelle, pour indiquer qu'une action succède à une autre : « et alors ; et après », cet emploi indiquant le sens ancien. *Eti...* et, répété deux ou plusieurs fois, sert à marquer, comme le gr. *xal...* *xal*, une connexion spéciale entre deux ou plusieurs termes : « à la fois... et », Plt., Bacch. 427, *et discipulus et magister perhibebantur improbi*. Et peut accompagner les adjectifs et les adverbies marquant la parité ou la ressemblance, mais cet usage semble secondaire et résulte de la confusion qui s'est établie entre *et* et *aque*, ac. Du reste, dans ce rôle, la langue a toujours préféré cette dernière particule. *Et* tend à remplacer l'enditique *-que*, dont il est synonyme et avec lequel il peut être en corrélation ; cf. Cic., Brut. 302, *memor et quæ essent dicta contra, quæque ipse dixisset* ; de même que, lorsqu'un des deux termes est négatif, la corrélation est *et... neque* ou *neque... et* (et non pas *et nōn*, qui a un sens spécial « et non pas ») ; cf. Cic., Fam. 10, 1, 4, *nec miror et gaudeo*. Usité de tout temps et, dans la langue populaire de l'époque impériale, élimine peu à peu ses synonymes. Panroman. M. L. 2919 (sur des emplois de *sic* au sens de et dans les langues romanes, notamment en roumain, v. M. L. 7892 et Stolz-Leu-

mann-Hofmann, *Lat. Gr.* 5, p. 659). Est souvent joint à *nam* : *nam et, cf. xal γὰρ* ; forme avec *enim* le composé *etenim* « et aussi ». Cf. aussi :

*etiam* : particule de liaison, temporelle ou de renforcement, obtenue par la juxtaposition de *et* et de *iam* dont l'*i* a été vocalisé : *etiam*, cf. *nunciam, quoniam*. Le sens premier était temporel : « et maintenant, maintenant encore », e. g. Varr., L. L. 6, 54, *ibi olim fano consumebatur omne quod profanum erat, ut etiam fit quod praetor urbanus quotannis facit*. Cf. *nōn...etiam* « pas encore ». Sur cet emploi s'est greffé le sens de « encore, aussi, de plus, et en outre, même ». *Etiam* est souvent joint à *quoque* ; il peut être répété dans le groupe d'insistance *etiam atque etiam* « encore et encore ». Joint à *sed*, il s'oppose à un *nōn modo* (n. *solum, tantum*) pré-cédent : *nōn modo... sed etiam*.

*Etiam* sert encore de particule affirmative « et (cela) encore », voisine de notre « oui » : cf. Cic., Mur. 31, 65, *misericordia commotus ne sis. — Etiam... — In sententia permansio. — Vero...* ; et il arrive à s'opposer à *nōn* : *aut etiam, aut non* = « soit oui, soit non » ; cf. Hor., Sat. 2, 5, 91. *Etiam* est le premier terme de juxtaposés qui tendent à se souder : *etiamdum, etiamnunc* (-num), *etiamtum, etiamsi* (cf. *etsi*, dont il est le renforcement).

L'ancienne particule *\*eti* se retrouve dans gr. *ἐτι* « de plus, encore ». En péligien et en ombrien comme en latin, elle a servi à signifier « et » à côté d'un plus ancien *enom, enu* (et *enem, ene*) « tum », osq. *inim, v. enim*. Le gaulois a *etic* « et ». Le gothique a différencié *ip* « alors, mais, et » du premier terme de composé *id-dans id-weit* « *ὅθεν* ». Au sens de « au delà », qui paraît être le sens initial, l'indo-iranien a skr. *atī*, av. *aiti*, v. perse *atīy*. — Un développement de sens analogue s'observe pour *\*ēpi* : cf. skr. *api* « en outre, aussi », gr. *ἐπι* « sur », à quoi répond arm. *ew* « aussi, et » (synonyme exact de lat. *et* et *etiam*) ; et de même pour gr. *xal* dont l'étymologie n'est pas exactement connue.

Sur une parenté lointaine avec *ad*, v. ce mot, in fine.

*etā* : conjonction, semblable au gr. *xal* et, introduisant une restriction à une affirmation précédemment énoncée. Peut avoir une valeur : 1° coordonnante, comme gr. *καίτε, καίτοι*, e. g. Cic., Att. 9, 10, 2, *do, poenas temeritatis meae. Etsi quæ fuit illa temeritas !* « Et pourtant... » ; 2° subordonnante, comme gr. *xal d* « même si », c'est-à-dire « quoique », avec souvent *tamen* pour corrélatif. Peut être renforcée de *iam*, d'où *tametsi*, ou de *tamen*. Ancien, usuel et classique ; semble évi-té par la poésie de ton élevé (un exemple dans Vg., Ae. 9, 44). *Etiamsi, tam(et)etsi* appartiennent plutôt à la langue parlée. Voir le tableau des emplois de *etsi, etiamsi, tametsi, tamenetsi* dans le Thes. V 2, 964, 75 sqq. ; les deux derniers beaucoup plus rares. Cf. *quamquam*.

*eu, euge, eugapae* : bien, bravo. Exclamations de la langue comique, empruntées au gr. *εὖ, εὖτε, εὖγε* (πα-) *καί*.

*euallō* : v. *uannus*.

*eu(h)āns* : criant « évohé ! ». Participe-adjectif créé par les poètes (Catul., Vg.) à l'imitation du gr. *εὐδαίμων* ; cf. *eu(h)ē* = *εὖ*. La forme livresque *euāns* a gardé le vocalisme du modèle grec, tandis que dans *euō, -ds*, l'*o* est conforme à la phonétique latine ; et la différence de sens s'est accompagnée d'une différence de forme.

*euax* : hurrah ! Exclamation marquant la joie (Plt., Enn.) sans doute empruntée à un gr. non attesté \**εὐάξ* ; cf. Hofmann, *Lat. Umgangsspr.*, p. 27. Cf. *euhān* ; *euohe, eu(h)āns* de *εὐών, εὐοί*, etc.

*eugeneus, -a, -um* : noble, généreux. Épithète du vin, de la vigne. Mot de la langue rustique (Caton, Colum., etc.), emprunté à un gr. \**εὐγενεός*, ou latinisation de *εὐγενής*.

*eugium, -i* n. : -um *media pars inter naturalia muliebria*, Non. 107, 26. Du gr. *εὐγεῖον*, cf. *εὐγεῖος* « fertile ». Seulement dans Lucilius et Labérius.

*euīdēs, -dētis* : qui se voit de loin, évident ; *euīdenter* adv. Adj. employé par la langue philosophique à partir de Cic., Acad. 2, 17 et 18, pour traduire *εὐαργής*, comme *euidentia* traduit *ἐνδοξία*. Sur *euīdēs* a dû être bâti *euīdeor* qu'on lit dans Arnobe. Le sens médiopassif de l'adjectif se retrouve dans *uehēs* « qui est véhiculé » en face de *uehō* « je véhicule », *gignētia* « les créatures » en face de *gignō* « j'engendre », *animāns*, etc.

*eunūchus, -i* m. : eunuque. Emprunt au gr. *εὐνούχος*, attesté depuis Ténence.

Dérivés : *eunūchō, -ās* (Varr.) ; *eunūchiō, -ās* (Ital., à côté de *eunūchizō*) ; *eunūcha* (Soran.). Irl. *eunach*, britt. *evnych*.

*ex, ē, ec-* : préverbe et préposition. La forme de la particule dépend de l'initiale ou du groupe initial du mot suivant. *Ex* est constant devant voyelle, *ec* ne se rencontre qu'en composition devant *f* : *ecferō, ecferā, ecferus*, etc., du reste, le *c* du préverbe tend à s'assimiler : *efferō*, etc. *Ex* préverbe se réduit à *ē* devant les sonores *b, d, g* et les sonantes *l, m, n, r, i* et *u* : *ēbibō, ēdicō, egredior, eligō, ēmitō, enatō, erigō, ē(i)ciō, euadō* (cf. *seuiri*) ; il subsiste aussi devant *c, qu* : *excursiō, equirō* (peut-être réduit dans la prononciation à *es-*, comme le montre la graphie *esquilæ*), devant *s* : *essequor, exstō* (prononcés *ezequor, exstō*, qui sont, du reste, graphiquement attestés) ; devant *t* : *extrahō*. Devant *p* on a indifféremment *ē* (d'après le type *ēbibō*) ou *ex* : *ēpōtus*, mais *expellō*. V. Ernout, *Philologica* II, p. 198 sqq.

Pour *ex* préposition, les règles, tout en étant généralement les mêmes que pour *ex* préverbe, sont moins strictement suivies. Ainsi on trouve constamment *ex* *lēge, ex parte, ex loco*, et inversement *ē somnō*. On lit dans Cic., Rep. 6, 14, *qui ex corporum uinculis tamquam a carcere euolauerunt*. D'une façon générale, la langue familière ou parlée préfère *ex* ; *ē* est une forme de la langue écrite. Le sens premier est : hors, hors de (avec la nuance « de l'intérieur de »), et *ex* s'oppose à *in*, comme *ab* s'oppose à *ad*. Ce sens explique que *ex* s'accompagne de l'ablatif. *Ex* préposition s'emploie avec les verbes l'ayant déjà pour préverbe : *exire ex urbe* (comme *exire urbe*), et aussi, par extension, avec des composés de *dē-* ou de *ab-* : Cés., B. G. 4, 2, 3, *ex equis desiliunt*. Sur le sens de « hors de » se sont greffés différents sens dérivés : 1° en quittant, à la suite de (sens temporel), à partir de ; 2° à la suite de (sens causal), conformément à (*ex animi sententiā*, etc.), du fait de, d'après, selon ; 3° « de », marquant de quelle matière un objet est fait ou tiré : *statua ex aurō*. A ces sens dérivés se rattachent diverses locutions qui se sont fixées

dans un sens donné : *ē regiōne* « en partant de la direction, en ligne droite », *ex rē* « en partant de l'intérêt de, conformément à l'intérêt », etc.

En composition, *ex* marque l'idée de sortir : *ex/ēdē, gradior/ēgredior, rudis/ērudis*; quelquefois avec une idée accessoire de mouvement vers le haut : *efforō* (ec-), *extollō, euehō*. A cette idée s'apparente l'idée d'absence ou de privation; d'où les composés du type *expers, exsanguis, edentulus, exanimis*, etc., avec les dénominatifs *exossare* (Plt.), *exanimare*, etc. Dans les inchoatifs, *ex-* marque le changement d'état, le passage d'un état à un autre : *exandescō, effervescō*; de même dans les dénominatifs du type *efforō* (de *ferus*), *externō, exacerbo*, etc. A l'idée de sortir s'est jointe l'idée d'achèvement : *bibō/ēbibō, doceō/ēdoceō, faciō/ēficiō, hauriō/exhauriō*; cf. *puiser/épuiser*. Dans cet emploi, la force du préverbe est souvent affaiblie et le composé n'a d'autre sens que le simple, cf. *uinciō/ēuinciō, uitiō/ēuitiō*, d'où, à basse époque, des formes comme *ēlanguēō, ēlanguēscō*. Certains de ces composés sont des calques du grec, comme *expurgō* = *ἐκκαθαίρω*; *ēmungō* = *ἀπομύσσω*. *Ex* a servi aussi, comme *ab* et surtout *dē*, à renforcer des formes adverbiales : *exaduversus* (-*sum*) = *aduversus* « en face », tiré de *ex aduersō*; *ē contrā* (Itala); *exinde, exin*; *exim* (qui n'est pas identique à *exin*; cf. *illim, istim*), *ex* ensuite, depuis. Usité de tout temps. Comme *ab*, *ex* a été supplanté dans les langues romanes par *dē*, mais a fourni de nombreux composés verbaux, à valeur intensive ou privative, dans les langues romanes; cf. M. L. 2928 sqq.

Dérivés : *exter* (*exterus*) : du dehors, étranger. Classique (Cic., Cés.), cf. M. L. 3086, et *extera*, 3087, les « êtres » d'une maison; employé surtout au pluriel : *-ae gentēs, natiōnēs*. Bien que comportant déjà un suffixe de comparatif, *exterus* a été doté d'un comparatif *exterior*, -*ius* (opposé à *interior*), cf. *exterius*, M. L. 3089, et d'un superlatif *extrēmus* « le plus éloigné, extrême », de sens local et temporel, physique et moral, formé sans doute à l'aide du suffixe *-morus* sur un instrumental en *-ē*, cf. *postrē, suprēmus*; ou formation analogique d'après *dē-mus*? Subst. n. *extrēmum* « extrémité ». Ce superlatif est la forme la plus employée; à basse époque, on lui crée un comp. *extrēmior* (Apul.) et un superl. *extrēmissimus* (Tert.); cf. *postrēmissimus*, etc. M. L. 3103 et 3101, *\*extrēmāre*. Un autre superlatif est *extimus*, issu de *\*ex-tomos*; cf. *intimus*. Rare, non attesté après Pline. A *exter* se rattachent *extrā* (*extrad*, S. C. Bac.) : adverbe et préposition (suivie de l'accusatif) « au dehors » (s'oppose à *intus*); « hors de » (s'oppose à *intrā*), puis « sans » (cf. *cūrā*), « sauf, excepté ». M. L. 3095. L'osque a de même *ehtrad* « extrā »; l'ombrien *apehtrē* « ab extrā ». Composés : *extraordinārius* (classique); *\*extrō* (cf. *intrō*), conservé dans *extrōsum* (-*sus*), M. L. 3104, d'où Afranius, sur le modèle de *intrō*, a tiré un verbe *extrō*, -*ās*; cf. Non. 104, 20, *Afranius Auctione* (5) : *simul limen intrabo, illi extrabunt ilico*; *externus* (cf. *internus*), qui tend à remplacer *exterus* (il est difficile de décider si le verbe *ex*(s)ternō et l'adjectif *externātus* (Catul. 64, 71 et 165) se rattachent à *exterus* ou à *sternō*; le sens qui le rapproche de *aliēnō* indique, en tout cas, une influence de *exter-nus*); *extrāneus* (cf. *intrāneus*), formation sans doute populaire, surtout attestée à l'époque impériale, M.

L. 3098, irl. *echtran*, britt. *estron*; d'où *extrāneus* (Apul.); *extrārius* (rare, mais classique; cf. *constrārius*); *extrinsecus* : du dehors, de l'intérieur. Adverbe formé de *\*extrim* (cf. *exim, illim, istim*) et de *secus* comme *intrinsecus*, usité comme adjectif dans Tert. et Grég. Tur.; *extrōrsus* (gramm.), M. L. 3104.

Lat. *ex* répond à gr. *ἐξ* pour le sens, pour l'emploi et pour la forme. La forme *ē* est issue de *\*egz*, c'est-à-dire de la forme de *\*eks* devant toute consonne sonore, occlusive ou sonante; il en est de même de *ombr. ē* (noté *ehē*). L'osco-ombrien semble avoir généralisé la forme *ē* dans toutes les positions : osq. *ēestint* « extant », *ehpeilatās-set* « expilatās sunt », *ombr. eheturstahamu* « extēminatō », *ehueltu* « iubētō ». L'irlandais a *ess*, qui sert de préverbe; *eks-* est attesté en gaélique. La forme *ass*, qui, en irlandais, sert de préposition, doit reposer sur *\*eks*, forme à degré zéro. On s'explique de même le slave commun *\*jis* (devant consonne sourde), *\*jta* devant tout phonème sonore, y compris les voyelles : *sl. is, iz* (sans jer final), pol. *s, z*. Devant voyelle le traitement *\*egz* attendu a été éliminé en latin; il y a eu généralisation de *ex*. Le lituanien a généralisé *iā* (le vieux lituanien connaît encore *iā*) et le lette *iz*; *pruss. is* est ambigu. Arm. *i-* avec l'ablatif pour indiquer le point de départ doit aussi être rapproché.

En dehors des adverbes osco-ombriens cités plus haut, lat. *exter*, *extimus* n'a de correspondant qu'en celtique : gall. *eithyr* « excepté », *euiha* « extrême, dernier », irl. *im-echtar* « extrémité, bout ».

Les langues où, comme en indo-iranien et en germanique, *\*ud* s'est largement développé (got. *ut* « au dehors, hors de », etc.) n'ont pas gardé *\*eks*. — D'autre part, il est remarquable que le grec n'a aucune forme du type de *exter*, *extrā*, malgré l'importance de *ἐξ*; en revanche, *ἐξωτός* y répond à skr. *ūtārādh* « extérieur », *ἐξωτός* à *utārādh* « extérieur », av. *ustōmō*; le grec, le slave, le balte ont ainsi une place intermédiaire entre l'italo-celtique, d'une part, et l'indo-iranien et le germanique, de l'autre. Les formes italiques telles que lat. *exter*, *extimus* ont l'air d'être nouvelles.

**exacum** (-*con*), -*I* n. : sorte de centauree purgative (Plin. 25, 68). Mot gaulois.

**exagium**, -*I* n. : balance, pesée (bas latin). Cf. *agīna, exigō, exāmen*. Non emprunté au gr. *ἐξάγιον*, comme l'a supposé Cuny, MSL 18, 424; mais c'est le mot grec qui provient du latin. M. L. 2932; fr. *essai*.

1. **exāmen**, -*inis* n. : aiguille, languette sur le filé de la balance; par suite « pesée, examen, contrôle ». De là *exāminō*, -*ās* « mettre en équilibre, peser; examiner », M. L. 2937, avec ses dérivés, pour la plupart tardifs : *exāminātor*, -*tor*, -*trix*, -*tōrius*.

2. **exāmen**, -*inis* n. (*exāmina*, -*ae* f. dans Vict. Vit.) : essaim d'abeilles; puis « troupe, bande, nuée (d'oiseaux, de sauterelles, etc.) »; *exāminō*, -*ās* « essaimer », M. L. 2936-2937. Irl. *esamin*.

Les deux *exāmen* sont étymologiquement un seul et même mot, qui se rattache à *exigō* et provient de *\*ex-ag-men*, cf. *iumentum* de *ioumentum*; la forme à préverbe est indépendante de la forme simple *agmen*, qui ne comporte pas d's. La diversité de sens, qui s'explique par la diversité de sens de *exigō*, a eu pour effet de les

séparer l'un de l'autre dans le sentiment linguistique des Latins. Pour *exāmen* « essaim », cf. gr. *ἀφαισις* et *ἐξήγημα*, et peut-être *ἐπιμός*, que certains rattachent à *ἐπιμή*, d'autres à *ἐξομα*.

**examussim** : v. *amussis*.

**exancelō** : v. *ancelō*.

**exbolus** : *Naeuius in Tunicularia* (103 R.) « *exbolus* aulus quassant », *quae ciciuntur, a graeco uerbo ἐκβολή dictum*, Varr., L. L. 7, 108. Lire *ecbolus*?

**exbrōmō** : v. *brōmus*.

**exburae, exbures** : — *exinteratas, siue exburae, quae exbiberunt, quasi epotae*, P. F. 69, 26. Inexpliqué. Pas d'autre exemple.

**excatariśśō**, -*ās*, (attesté dans Pétr., Sat. 67, 10, sous la forme de parfait *excatariśśasti*) : sans doute de *ex* + *καθαίρω* au sens de l'argot « nettoyer » (quelqu'un de son argent).

**excōtra**, -*ae* f. : 1° serpent (hydre de Lerne); 2° terme d'injure « vipère ». Rare et archaïque. La forme rappelle *mulcetra* (cf. *mulceō*), *porcetra* (cf. *porcus*), *fulgetra* (à côté de *fulgetrum*) et *ueretrum*, tous mots de caractère populaire. Sur l'hypothèse d'un emprunt au gr. *ἐχιδνα* par un intermédiaire étrusque *\*echitra*, v. De voto, St. Etruschi, 2, 338 sqq.; 3, 283.

**excidiō**, -*ōnis* f. (l'est bien attesté, cf. Plt., Cu. 534, sept. troch. : *sēd eapse illa qua excidionem fācere condidici oppidū*, ce qui rend impossible l'étymologie de Festus, P. F. 70, 14, *excidionem urbis a caedendo dictam manifestum est*. Inseparable de la forme *exceldium*, *exceldium* et de *excindō* (cf. e. g. Tac., A. 13, 39, 2, *excindere parat castella*; pour le doublet, cf. *oblitiūm, obliuio*); sans rapport avec *excidiō*, ni avec *excidō*. Cf. *discidium*. L'hypothèse de l'existence de deux mots *excidiō* et *excidiō* est peu vraisemblable. V. Thes. s. u.

*Excidiō* ne semble pas attesté en dehors de l'exemple de Plaute; *exceldium*, plus fréquent, n'est ni dans Cicéron, ni dans César. V. *scindō*.

**excitō** : v. *citō*, sous *cieō*.

**excitōdō** : v. *claudō*.

**excrēmētum** : v. *cernō*.

**excrēmētum** : v. *crēsco*.

**exculcātor** : v. *scultātōrēs*.

**exedum**, -*I* n. : plante inconnue, qui guérit de la léthargie. Plin. 24, 175.

**exemplum**, -*I* n. : échantillon; exemple, modèle; copie, exemplaire. Ancien, usuel. M. L. 3003; irl. *esimul, sompla*. *Exemplum* est proprement l'objet distingué des autres et mis à part pour servir de modèle; cf. *emō, eximō, eximius*. Sur le développement du p, v. Stolz-Leumann, Lat. Gramm.<sup>2</sup>, p. 165.

De *exemplum* dérive l'adjectif *exemplāris*, usité surtout sous la forme neutre substantivée *exemplar*, -*āris* « modèle » et « copie, exemplaire », qui est distingué de *exemplum* par Festus, P. F. 72, 5 : *exemplum est quod sequamur aut uitemus. Exemplar ex quo simile faciamus. Illud animo aestimatur, istud oculis conspiciuntur*. Sur le

pl. n. *exemplāria* a été formé à basse époque *exemplārium*. Dérivés tardifs : *exemplō*, -*ās*; *exemplātus*. V. H. Kornhardt, *Exemplum*, Göttingen, 1936.

**exenterō**, -*ās*, -*āul*, -*ātum*, -*āre* : arracher du ventre, éventrer, vider. Verbe plautinien (Epid. 183, 320, etc.), créé d'après gr. *ἐξεντερίζω*, repris par la langue impériale. Cf. *euiscerō*.

**exercēō**, -*cēs*, -*cul*, -*citum*, -*cēre* : 1° poursuivre, chasser, e. *ferās*, Dig. 7, 1, 62; 2° agiter, ne pas laisser en repos : *corpora... adsiduo uarioque exercita motu*, Lucr. 2, 97; *ambitio... animos hominum exercebat*, Sall., Cat. 11, 1 (le participe *exercitus* est joint à *sollicitus*, Cic., Mil. 2, 5; à *inquiētus*, Plin., Ep. 7, 2, 2); par affaiblissements successifs : « travailler », e. *humum*; puis « pratiquer, exercer » (avec un complément de chose, e. *artem*, ou de personne, e. *aliquem*, e. *sē*).

Dérivés :

**exercitus**, -*ūs* m. : sens premier « exercice », cf. Plt., Ru. 296, *pro exercitu gymnastico et palaestrico hoc habemus*; spécialement « exercice militaire, revue militaire » (*imperāre, dimittere exercitum*). De ce sens abstrait on est passé au sens concret de « soldats rassemblés pour l'exercice ou pour la revue; armée », par un développement comparable à celui qu'on observe dans *classis*, *legiō*. Le sens de « armée » donné à *exercitus* apparaît dès les premiers textes; les historiens opposent *exercitus* à *classis* ou à *equitatus*. *Exercitus* étant ainsi spécialisé, le sens de « exercice » est passé à *exercitiō*, -*tium* et surtout à *exercitiātio*, -*iator*.

**Exercior** « entraîneur, maître de navire »; *exercitiō*, -*ās* : 1° exercer fréquemment, exercer; 2° agiter, troubler; surtout employé au participe *exercitiātus*, à côté de *exercitus* « éprouvé, tourmenté » (sens moral).

Tardifs : *exercibilis*, *exercipes*.

*Exerceō* est un composé de *arceō*, mais la spécialisation de sens a effacé tout rapport sémantique avec le simple.

**exfir** : *purgamentum, unde adhuc manet suffitio*, P. F. 69, 29. Sans autre exemple. Peut-être forme corrompue d'un verbe *\*exfio*, apparenté à *suffio*.

**exfusi** : *effusi, ut merat pro mersat*, P. F. 71, 13. V. *fundo*.

**exiguus**, -*a*, -*um* : proprement « exactement pesé » (*exiguus numerus*), puis de là « trop strictement pesé », et par suite « exigu, étroit », etc.; substantivé *exiguum* n. : *-m spatii* « un peu d'espace ». Adv. : *exiguō*, -*guē*; subst. *exiguitās* « petit nombre » (Cés., B. G. 3, 23, 7), « petite quantité » (Colum. 7, 5, 5), où apparaît encore le sens ancien, et plus généralement « exiguité, petitesse ». Composé : *perexiguus*.

Non attesté avant Térence, classique, usuel. Non roman.

*Exiguus* est l'adjectif dérivé de *exigō* dans le sens technique de « peser », comme *ambiguus* de *ambigō* (cf. *contiguus, assiduus, reliquus*, etc.). La restriction de sens est comparable à celle qu'on observe dans *mediocris*, *modicus* et fr. *congru*. Sans rapport, comme le croyaient les Latins (cf. Gaesellius ap. Cassiod. 204, 17, et Isid., Or. 10, 88), avec *indigēō* (dont l'adjectif est *indigus*), ni avec *exilis*.



**exilis**, -e : fin, mince, maigre, sec ; au sens moral, « faible, pauvre ». Joint à *exiguus*, à *macer*, à *inānis*, à *ieiūnus*. Opposé à *tumēns*, *plēnus*, *grauis*. Attesté depuis Plaute (Sti. 526), classique, usuel. Non roman, sauf dans une forme isolée, tirée de *exilia*, M. L. 3014 a.

Dérivés : *exilliter*, *exiliātus*.

Étymologie inconnue. Corssen, d'après Festus, P. F. 71, 4, tirait *exilis* de *ex* et *ilia* ; le sens initial aurait été « efflanqué » ; mais la dérivation fait difficulté, comme le sens. Ni le rattachement à *egeō* ni l'explication par *\*ex-ag-slis* ne satisfont non plus. Sans rapport avec *exiguus*.

**exim** ; **exinde**, **exin** : v. *ex*.

**eximius** : v. *emō*.

**exolēscō**, **exolētus** : v. *alō*, *adulēscō*.

**exorcismus**, -i m. : exorcisme. Emprunt fait par la langue de l'Église au gr. ἑξορκισμός ; d'où *exorcizō* (-cidō) et ses dérivés (cf. *baptizō*).

**ex(s)pectō** : v. *speciō*.

**expediō** : v. *īpes*.

**expērgiscor** : v. le suivant.

**expērgō**, -is, -pergī (?), -pergitus (Lucr. 3, 929, d'où *expērgitē* adv., Apul.), -pergere : éveiller, réveiller. Verbe archaïque, remplacé à l'époque classique par le composé, déjà dans Plaute, et du reste rare : *expērgēfaciō*, d'où *expērgēfactiō* (tardif) ; et chez Apulée et Aulu-Gelle, *expērgēficius*, -ficiō, -ās. De *expērgō* il existe un inchoatif déponent de sens moyen, *expērgiscor* (-scō, Pompon.), -eris : « s'éveiller », qui, rapproché de *pergō* par l'étymologie populaire lorsque *expērgō* fut sorti de l'usage, lui a emprunté l'adjectif verbal qui forme son parfait *expērrēctus sum* ; cf. P. F. 69, 17, *expērrēctus a porrigendo se uocatus, quod fere facinus recentes a somno*, et Non. 47, 4, *expērrēctum : extentum*, avec une citation de Varron où *expērrēctus* (confondu avec *expērrēctus* ; v. *porgō*) est employé au sens de « réveillé ». Les grammairiens ont ensuite établi une distinction entre *expērgitus* et *expērrēctus* ; ainsi P. F. 70, 12, *expērrēctus est, qui per se uigilare coepit* ; *expērgitus ab alio excitatus quem solemus dicere expērgēfactum*. La forme *expērgiscere* est représentée dans les langues romanes, M. L. 3043, et v. Jud. Revue de ling. romane, II, p. 204.

En admettant une dissimilation, on a supposé que *expērgiscor* était à rapprocher du présent av. fra-yrismnō « s'éveillant », c'est-à-dire de la famille de véd. jāgārti « il veille » et gr. ἔγρεω « j'éveille », ἐγρήγορα « je suis éveillé ». Isolé en latin, *expērgiscor* aurait passé dans le groupe de *regō* auquel appartient *pergō* ; mais la dissimilation supposée (st sans autre exemple en latin, et l'adj. *expērgitus* semble de formation récente. — La notion de « veiller » est exprimée, du reste, par *uigil*, qui appartient à un groupe occidental.

**exerior**, -iris, -īrī : v. *periculum* et *peritus*.

**explō**, -ās, -āre : v. *pilō*.

**explicit** : forme tardive d'indicatif de *explicō*, créée sur *explicui*, *explicuitum*, création favorisée par l'existence de *incipi*, avec lequel *explicit* faisait un couple antithétique ; cf. Bonnet, *Le lat. de Grég. de Tours*,

432 sqq. ; Thes. V 2, 1738 s. u. Uniquement usitée dans les souscriptions de manuscrits avec le sens de « finit s'achève ». V. *plectō*.

**explōdō** : v. *plaudō*.

**explōrō**, -ās, -āul, -ātum, -āre : battre le terrain, reconnaître, explorer (sens propre et figuré) ; et par suite « faire l'essai ou l'épreuve de » (par rapprochement avec *experior*). Ancien, usuel et classique.

Dérivés et composés : *explōrātor*, qui dans la langue militaire a pris le sens d'« éclaireur » et aussi d'« espion » ; *explōrātrix* (Cassien) ; *explōrātiō* ; *explōrātorius* ; *inexplōrātus* (T.-L.). Les étymologies anciennes ne séparent pas *explōrō* de *pilōrō*, *implōrō*, mais il doit y avoir beaucoup de fantaisie dans une étymologie comme celle de Festus, P. F. 69, 21 : *explorare antiquos pro exclamare usos, sed postea prospicere et certum cognoscere coepit significare. Itaque speculator ab exploratore hoc distat quod speculator hostilia silentia perspicit, explorator pacata clamore cognoscit*. Peut-être *explōrāre* est-il un ancien terme de chasse et se disait-il des battues où l'on chassait le gibier à force de cris. Ainsi, du sens de « faire une battue », on serait passé à celui de « battre le terrain ».

Un autre essai d'explication a été proposé par Cuny, Mél. Havet, p. 85 sqq., qui fait de *explōrō* un composé de *\*plōrō* dénommatif d'un substantif hypothétique *\*plōrō* « sol, terrain », apparenté à v. irl. *lár*, all. *Flur*. V. *plānus*.

**expōrgō** : v. *porrigō*, sous *regō*.

**expōrtus** : adj. qui figure dans un vers contesté de Plt., Ba. 446, *ut magister quasi lucerna uncto expretus linto*. Le sens semble être « enveloppé, entortillé » ; mais aucune des explications proposées n'est satisfaisante. Il n'y a rien à tirer de Festus, P. F. 69, 18.

**Exquiliāe** : v. *colō*.

**ex(s)ternō** : v. *externus*, sous *ex*, et *sternō*.

**exta**, -ōrum (un gén. pl. *extum* dans Pac. ap. Cic., Or. 46, 155 ; on trouve aussi *extae* f. pl.) n. pl. : viscères. Le terme appartient à la langue augurale et désigne généralement le foie, la vésicule biliaire, le cœur et les poumons. Toutefois, d'après Pline 11, 197, *exta homini ab inferiore uiscerum parte separantur membrana*. Étymologie populaire dans P. F. 69, 9, *exta dicta quod ea dis proscutur, quae maxime extant eminentique*. — De *\*ex-secta* ? Cf. *prosecta*, *proscicia*.

Dérivés et composés : *extāris* (*aulam extarem* « pot à faire cuire les tripes », Plt., Ru. 135, forme dissimulée, par suite du voisinage de *aula*, de *extālis*, v. Wackernagel, IF 31, 256) ; *extālis* (Chir., Vulg.) : gros intestin, rectum ; *extispex* m. (Acc.) ; *extispicium*, -spicus ; *\*extilia*. M. L. 3090 b.

**extēplō** : v. *templum*.

**externus**, **externus** : v. *ex*.

**extō**, **existō** : v. *stō*.

**extorris**, -e : exilé. Synonyme de *exul*, auquel il est joint dans une formule citée par Aulu-Gelle 2, 11, 1, *exul extorrisque esto*. Cf. encore le rapprochement de

*extorris* et de *solum* ap. T.-L. 5, 30, 6, *agere alqm extorrem ab solo patrio ac dis Penatibus in hostium urbem*. Adjectif composé de *ex* + *torris* apparenté à *terra*. Vieux mot demeuré usuel et classique.

Vocalisme -o- à noter au second terme d'un composé ; cf. *meditullium* et peut-être *sōbrius*. C'est le type illustré par *κατέρες, ἀπάρες, ζέα, φασίλοος*.

**extrā**, **extrēmus** **extrinsecus** : v. *ex*.

**exul**, **exsul**, -lis c. : exilé. Ancien, usuel ; irl. *esul*.

Dérivés : *exulō* (-lor, Lact., Hyg.), -ās : être exilé et ses dérivés tardifs *exulātiō*, -tor, -tus ; *ex(s)ilium* : exil, M. L. 3016 ; v. h. a. *ihsilī*, d'où *exiliō*, -ās (depuis Irén.), M. L. 3015 ; *exilica causa, quae aduersus exulem agitur*, P. F. 71, 6 ; *ex(s)ulāris*, Apul. ; *exulāticus* ; *exiliāticus*.

*Ex(s)ul* est mis en rapport par les Latins avec *solum* : *omnes scelerati atque impii quos leges exsilio affici uolunt, exules sunt, etiamsi solum non mutarint*, Cic., Parad. 4, 2, 31 ; cf. aussi l'expression consacrée *exilii causa solum uertere*. De là la graphie *exolatum* dans l'Ambrosianus de Plt., Tri. 535. Mais, si on lit *exsul* dans les manuscrits, les inscriptions ne connaissent que la graphie *exul*, *exilium*. Cf. *extorris*, *extorrāneus*, *extermiō*. Doit plutôt se rattacher à la racine verbale qu'on a dans *amb-ulō* ; v. ce mot.

**exuō**, -uis, -ul, -ūtum, -uere : dévêtir, dépouiller ; *exūtus* « dépouillé ». M. L. 3110 a. Sens propre et figuré. Ancien et usuel.

*exuuiāe* f. pl. (surtout poétique) : dépouille d'un animal, vieille peau du serpent ; vêtements enlevés par quelqu'un, cf. Plt., Men. 191, *induiuiae tuae atque uto-*

*ris exuuiāe*, par suite « dépouilles d'un ennemi » : Vg., Ae. 2, 275, [Hector.] *exuuias indutus Achilli*. *Exuuiāe* est formé comme *rell(h)iquiae* ; le second u doit noter un phonème de transition entre u et i voyelle : cf. *fluuius* en face de *-fluus*.

A *exuō* s'oppose : *induō* « revêtir », proprement « mettre sur soi » ; avec le préfixe *ind-*, cf. *endo*, *indu*, d'où, par analogie de *indūtus*, coupé *in-dūtus* ; *exuuiāe* (lire -tia?) : *exuuiāe*, P. F. 70, 4. S'emploie également au médio-passif *induor*, *indūtus* ; forme pronominale *se induere* « se mettre dedans » ; *se induere in laqueum*, Plt., Cas. 113, et par suite « se transformer en » : *cum se nux plurima siluis induit in florem*, Vg., G. 1, 188. Sans rapport étymologique avec ἔνδωα, ἐνδύω, malgré l'homonymie et la synonymie. Mais le verbe grec a pu influencer sur les emplois qui ont été faits de *induō*.

Dérivés : *indūuiāe* f. pl. (archaïque et rare) : vêtement qu'on met sur soi ; *indūtus*, -ūs m. : fait de mettre sur soi (opposé par Varron à *amictus*, v. *amicciō*) ; *indūtīlis* « qu'on peut mettre ou entrer dans » ; *indūtīlis uomeris*, Cat., Agr. 135, 2 ; *indūcula* f. « chemise de femme » (Plt. ; mot sur lequel on a sans doute formé *subūcula* « vêtement de dessous ») ; *indūmentum* n. et *super-induō*, -mentum (Suét., Tert.). Cf. peut-être aussi *reduuiāe* « envie aux doigts ». Pour *indusium*, v. ce mot.

*Exuō*, *induō* sont composés d'un verbe *\*ewō*, *\*owō* qu'on retrouve dans le composé ombrien *an-ouihimu* « induiminō » ; cf. arm. *aganim* (avec vocalisme initial a-), v. sl. -uii « mettre sur soi » et, avec restriction de sens, av. *aōθram* « soulier », lit. *aūti* « mettre des souliers », avēti « porter des souliers », auklė, lette *dukla* (même suffixe que dans *sub ūcula*). V. *uestis* et *ōmentum*.